Versailles, l'ancien appartement des Bains, de la marquise de Montespan à la comtesse de Toulouse

par Jean-Claude Le Guillou

À l'époque de sa plus grande faveur, la marquise de Montespan disposait, au château de Versailles, d'un appartement avantageusement placé au plain-pied de l'étage royal et directement desservi par le grand escalier du Roi. Cet appartement, richement décoré mais relativement étroit, se composait d'une enfilade de trois pièces de parade regardant vers la Cour royale, ainsi que de plusieurs commodités étagées sur trois niveaux du côté de la cour intérieure dite « cour des Bains »

Les appartements de la marquise de Montespan

Quand vint le temps de la défaveur, le roi songea à éloigner la marquise. Mais ne pouvant pas se permettre de chasser celle qui était la mère de ses enfants légitimés, il tenta de provoquer son retrait volontaire. Ainsi n'eut-il aucun scrupule à froisser son amour-propre en installant sa rivale, Mme de Maintenon, en vis-à-vis de ses fenêtres, de l'autre côté de la Cour royale ; puis, à l'automne de 1684, en la privant de ses garde-robes, qu'il fit démolir et remplacer par un escalier public montant du rez-de-chaussée jusqu'à l'attique. Cela se fit pendant le séjour annuel de Fontainebleau[1].

Au retour, le 15 novembre, il parut évident que Mme de Montespan ne pourrait pas rester dans un appartement qui, non seulement faisait figure de contrepoint à celui de la toute-puissante Mme de Maintenon, mais qui, en outre, venait de perdre ses plus élémentaires commodités. Ne supportant plus ce logement dévalorisé, la marquise trouva une issue très honorable dans l'échange que le roi lui offrit, trois semaines après le retour de Fontainebleau : il prendrait pour lui-même l'appartement dont elle ne voulait plus, et en contrepartie il lui céderait

son propre « Appartement bas », aussi nommé « appartement des Bains »[2].
L'appartement des Bains, qui serait donc son nouveau domaine, était l'une des merveilles de Versailles[3]. Situé au rez-de-chaussée du château, sous le grand appartement du Roi et une partie de la Grande Galerie, il faisait pendant à celui où le Dauphin s'était installé depuis peu de temps, sous le grand appartement de la Reine. Ainsi, en offrant à la marquise un logement symétrique de celui de l'héritier du trône, le roi affectait-il, aux yeux de tous, de ne pas la disgracier, mais au contraire de lui reconnaître une position exceptionnelle, en tant que mère de plusieurs princes et princesses légitimés.
Naturellement elle se donna des airs de triomphatrice. La Cour put en juger dès le 31 décembre lorsque, à l'occasion des étrennes, elle exprima ostensiblement sa reconnaissance au roi en lui faisant un fabuleux présent : « Madame de Montespan fit présent au roi, le soir après souper, d'un livre relié d'or et plein de tableaux de mignature, qui sont toutes les villes de Hollande que le roi prit en 1672. Ce livre lui coûte quatre mille pistoles, à ce qu'elle nous dit. […] On ne saurai rien voir de plus riche, de mieux travaillé et de plus agréable[4]. »



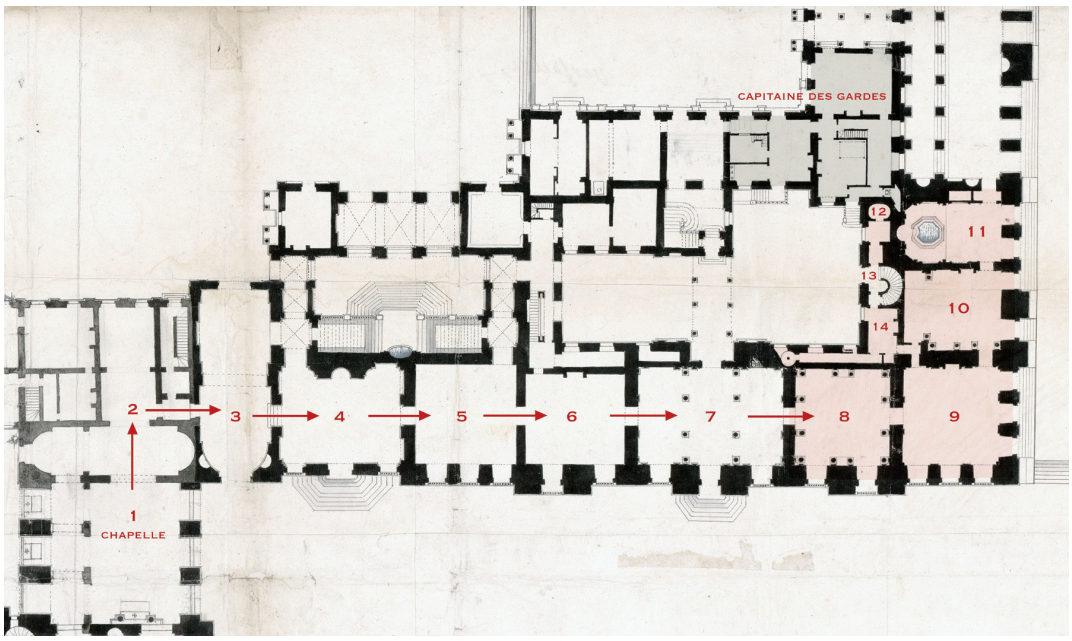
1. Charles de La Fosse, *La Marquise de Montespan et ses enfants*, musée national des châteaux de Versailles et de Trianon

Le 26 janvier 1685, son nouvel appartement ayant été parqueté et garni de ses meubles, la marquise s'y installa. Aussitôt, elle fit en sorte que ce logement prestigieux devienne le centre des plaisirs de la Cour. Ainsi, dès la mi-février, y organisa-t-elle un carnaval mémorable. D'abord le jeudi 15 : « Après souper il y eut une grande mascarade chez madame de Montespan ; il y eut beaucoup d'entrées de ballet. La mascarade étoit de gens de la musique du roi ou de danseurs de l'Opéra. » Puis à nouveau, le mercredi 21 : « Le roi, étant entré chez madame de Montespan, fut surpris de voir que tout son appartement représentoit la foire de Saint-Germain. Ce n'étoit partout que boutiques remplies de marchands. » Et sous les masques de ces marchands, on pouvait reconnaître les enfants du roi et de la marquise, « Mesdemoiselles de Nantes et de Blois, M. le duc du Maine […] fort joliment habillés. La fête fut fort jolie et fort galante, et le roi y fut assez longtemps[5]. »
Mais cela ne dura pas, car le roi, irrité de voir la marquise agir à l'inverse de ce qu'il avait initialement voulu, fit en sorte de la remettre à sa place. Ainsi, au début du mois d'avril, lui signifia-t-il sa décision de ne plus assumer les frais d'entretien du château et des jardins de Clagny[6], dont elle ne devait pas se considérer comme propriétaire, mais seulement usufruitière, en accord avec leur fils aîné le duc du Maine, à qui ce domaine revenait, pour lui et ses descendants.
Quant à leurs rapports personnels, il fut convenu qu'ils continueraient à se voir deux fois par jour, comme si rien n'était changé. Le rituel fut fixé : à la mi-journée, après la messe, le roi se rendrait chez elle, tandis que le soir, après souper, la marquise monterait chez lui pour des réunions de famille où seraient généralement présents Monseigneur le Dauphin, Monsieur frère du roi, le duc de Bourbon (devenu son gendre en juillet 1685) et ses enfants légitimés, en l'occurrence la princesse de Conti fille de Louise de La Vallière, et ceux nés de Mme de Montespan : la duchesse de Bourbon, le duc du Maine, le comte de Toulouse et Mlle de Blois (future duchesse d'Orléans).

Pour faciliter ses visites quotidiennes chez la marquise, le roi finit par prendre l'habitude d'assister à la messe au rez-de-chaussée de la chapelle, au lieu de se tenir

dans la tribune royale au premier étage. Dangeau le notait le 6 janvier 1687 : « Le roi descend toujours en bas à la chapelle, et, en sortant de la messe, il va chez madame de Montespan[7]. »
Comme à cette époque la chapelle occupait un pavillon proche de l'appartement des Bains, l'itinéraire emprunté par le roi pour se rendre chez la marquise était simple : sortant de la chapelle par le vestibule, il tournait à droite, puis ayant traversé le passage public allant de la Cour royale au jardin, il parcourait l'enfilade de quatre vestibules aboutissant à l'antichambre de la marquise.
Le premier de ces vestibules était la « pièce des Hoquetons », où se tenaient ordinairement les gardes de la prévôté de l'hôtel. Cette salle entièrement peinte en trompe l'œil, dans une harmonie dorée, présentait un décor d'arcades et de trumeaux ornés de statues et de trophées d'armes feints.
Le deuxième vestibule, aussi revêtu de peintures murales, était dédié à la guerre, ou plus exactement au repos après la guerre, en raison de son plafond représentant le repos de Mars, peint par Antoine Paillet.
Selon la même logique, le troisième était le vestibule de la Paix, orné d'un plafond où Bon Boulogne avait représenté les bienfaits de la paix[8], et pourvu d'une cheminée. André Félibien a laissé une description sommaire mais évocatrice de ce vestibule : « peint dans ses côtez & dans son platfond de peintures à Fraisque. Les differens morceaux d'Architecture qu'on y a representez font paroistre ce lieu comme environné de plusieurs colomnes diversement ornées, & encores plus grand & plus élevé qu'il n'est en effet. »
Le quatrième vestibule était plus vaste et plus riche que les précédents : « Le plafond en est soûtenu par huit colomnes d'ordre Dorique qui sont d'un marbre jaspé de blanc & rouge […]. Ces huit colomnes sont disposées en deux rangs, quatre d'un costé, & quatre d'un autre, & séparent le vestibule en trois parties. »
De plus, aux deux extrémités de la pièce, quatre niches présentaient les figures de marbre de Vénus, Apollon, Mercure et Bacchus.
Ayant traversé ce dernier vestibule, on entrait dans l'appartement de Mme de Montespan. Comme il se doit, la première

2. Moitié nord du corps central du château de Versailles en 1692, rez-de-chaussée, AN, VA LXIII, n° 8. Les flèches indiquent le parcours du roi entre la Chapelle et l'appartement de Mme de Montespan
1 – chapelle ; 2 – vestibule de la chapelle ; 3 – passage public ; 4 – pièce des Hoquetons ; 5 – vestibule de la Guerre ; 6 – vestibule de la Paix ; 7 – vestibule dorique.
Appartement de Mme de Montespan, puis du duc du Maine : 8 – antichambre ; 9 – grand cabinet ; 10 – chambre ; 11 – cabinet intérieur ; 12 – chaudière des bains ; 13 – escalier semi-circulaire ; 14 – garde-robe.



pièce était l'antichambre, « dont la corniche qui soûtient le plafond est portée par douze colomnes d'ordre Ionique avec leurs pilastres en arrieres corps[9] ». Deux statues antiques, Flore et Pallas, s'adossaient aux murs ; l'une contre le trumeau entre les deux fenêtres, l'autre en vis-à-vis entre deux grands panneaux de glaces. Au plafond régnait Diane « sur un Char tiré par des Biches, avec des Zephirs à l'entour[10] ». Cette pièce, conçue à l'origine pour servir d'introduction aux bains et non pas à l'habitation, était magnifique mais dénuée de tout confort. Certes, pour en faire une antichambre, on avait remplacé le dallage de marbre par un parquet ; mais afin de préserver l'intégrité du décor mural, aucune cheminée n'y avait été posée.

Après l'antichambre venait le grand cabinet dont le plafond représentait Apollon chassant les tempêtes et les orages. « Tout autour sont placez contre les trumeaux des portes & des fenestres douze piédestaux […] sur lesquels sont douze Figures de jeunes hommes de bronze doré […] qui representent les douze mois de l'année[11]. » Cette pièce, placée à l'angle du château, était éclairée par six fenêtres regardant vers le parterre d'Eau et celui du Nord, et chauffée par une cheminée surmontée d'un tableau représentant Daphné poursuivie par Apollon.

3. François de Troy, *Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, à l'époque du siège de Mons*, Sceaux, musée de l'Île-de-France



3

Venait ensuite la chambre. Celle-ci se divisait en deux parties qui étaient la « chambre » proprement dite et l'« alcôve »[12]. La partie chambre, ornée d'un plafond représentant la toilette de Vénus, occupait l'espace près des fenêtres. Son décor mural était d'une conception peu commune : d'un côté, quatre colonnes de marbre et leurs pilastres s'adossaient à la face mitoyenne au grand cabinet, alors que la face en vis-à-vis n'avait pour principal décor que la cheminée surmontée d'un tableau d'Audran figurant « Vulcain qui présente à Vénus les armes qu'il a forgées pour Énée ». Au fond de la pièce, l'alcôve, qui s'ouvrait entre deux autres colonnes de marbre, était tendue d'étoffe et évidemment garnie du grand lit de la marquise.

La dernière pièce était l'ancien cabinet des bains, devenu cabinet intérieur. Lambrissé de marbre de diverses couleurs, il était, comme la chambre, divisé en deux parties[13]. C'était au fond, dans la partie opposée aux fenêtres, que se trouvait, encastrée dans le sol, la grande cuve de marbre pour le bain. Peut-être la marquise s'y baignait-elle encore, ou pensait-elle pouvoir s'y baigner, puisque l'on avait maintenu le réservoir et la chaudière, logés dans un petit local ménagé à l'arrière.

1691-1692. Le duc du Maine

Mme de Montespan conserva cet appartement pendant six ans. Au fil des années, le roi était toujours resté fidèle à ses visites, mais la marquise n'exerçant plus aucune influence sur lui, leurs entretiens ne portaient plus que sur des sujets convenus, à moins que le roi eût à l'informer de quelque importante décision. Du reste, lorsqu'elle souhaitait une faveur, pour elle-même ou pour ses enfants, elle devait passer par l'entremise de l'incontournable marquise de Maintenon.
Excédée par ce mode de vie humiliant, elle tenta un coup d'éclat le 15 mars 1691 en feignant de vouloir quitter la Cour, espérant bien que le roi la retiendrait et que, prenant conscience de l'avoir mal traitée, il se ressaisirait en lui rendant une position éclatante : « Madame de Montespan, qui est depuis quelques jours à Saint-Joseph, a fait dire au roi, par M. de Meaux, que le parti qu'elle

prenoit étoit un parti de retraite pour toujours. » Elle s'illusionnait, puisque le roi, qui avait d'autres soucis en tête (il devait partir en guerre dans le Hainaut le surlendemain), la prit au mot : « Le roi a donné l'appartement des Bains qu'elle avoit à M. le duc du Maine. »

Le duc du Maine, alors âgé de vingt et un ans, qui n'éprouvait aucune affection envers sa mère, prit immédiatement possession de son appartement et « fit bien vite expédier pour Paris tous les bagages de sa mère, sans qu'elle en fût instruite. Quant à ses meubles, il les fit tous jeter par la fenêtre[14]. » Cela étant fait, il quitta aussitôt Versailles et alla rejoindre son père au siège de Mons, en qualité de maréchal de camp.

Bien qu'elle fût outrée par une telle attitude, Mme de Montespan ne pouvait évidemment pas réagir en l'absence du roi et du duc du Maine. Rongeant son frein pendant un mois, elle tenta le tout pour le tout dès leur retour le 15 avril, en se prétendant victime d'un malentendu : « elle dit qu'elle n'a point absolument renoncé à la cour ; qu'elle verra encore le roi quelquefois, et qu'à la vérité on s'est un peu trop hâté de faire démeubler son appartement. »
Elle n'obtint aucune réponse. Le 19 mai, n'ayant plus rien à espérer, elle laissa se répandre en ville et à la Cour la nouvelle de son retrait définitif. Cette fois, c'en était fini : « Madame de Montespan, qui étoit depuis quelque temps à Saint-Joseph à Paris, en est partie pour aller à Fontevrault. Comme elle n'a plus d'appartement à Versailles, elle compte d'être toujours à Fontevrault ou à Saint-Joseph à Paris. » Et enfin le 2 décembre : « Madame de Montespan est revenue depuis quelques jours de Fontevrault à Paris ; elle demeure aux Filles de Saint-Joseph ; elle ne viendra point à Versailles[15]. »
Le duc du Maine n'occupa l'ancien appartement de sa mère qu'une seule année, jusqu'à son mariage, le 19 mars 1692, avec Louise-Bénédicte de Bourbon, petite-fille du Grand Condé. Dès le 15 février, le roi son père lui avait accordé un nouveau logement, convenable pour un couple, au rez-de-chaussée de l'aile du Nord : « M. le duc du Maine quitte le grand appartement des bains qu'il occupoit, et logera avec madame la duchesse du Maine dans l'aile neuve[16]. »

1692-1724. L'appartement du comte de Toulouse

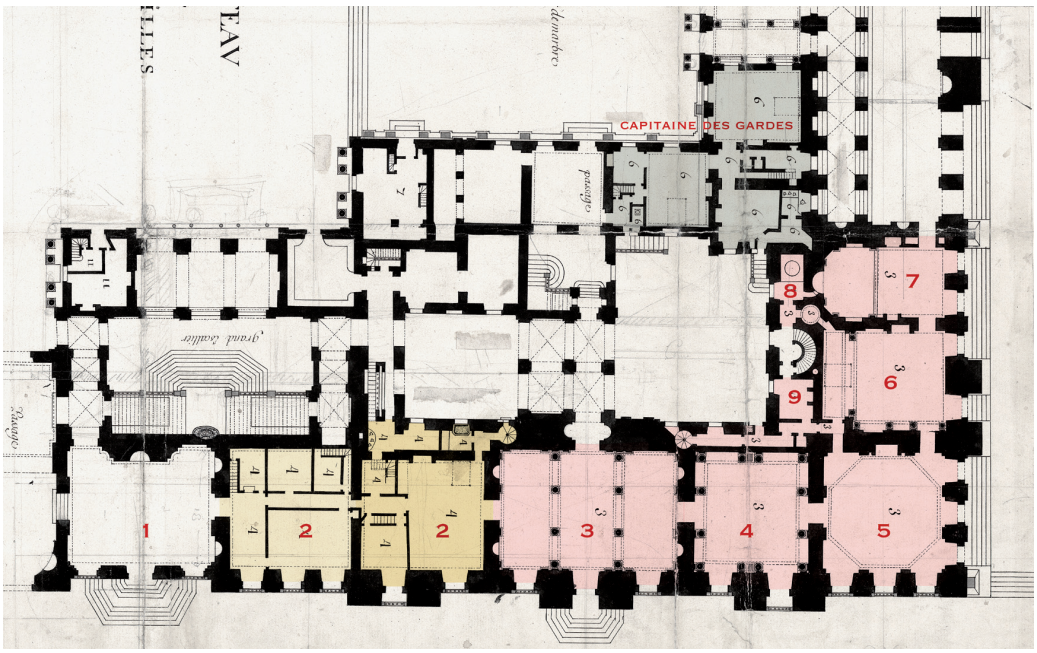
L'appartement quitté par le duc du Maine ne resta pas inoccupé, puisque son frère, le comte du Toulouse, lui succéda aussitôt dans les lieux. Ce prince se logea naturellement dans les quatre belles pièces, c'est-à-dire l'antichambre, le grand cabinet, la chambre et le cabinet intérieur.
Mais cela ne suffisait pas, car, en raison de son jeune âge (il n'avait alors que quatorze ans), le comte de Toulouse devait loger près de lui son gouverneur, Gabriel-Claude de Villers, dit le marquis d'O, lequel, étant marié, devait s'installer avec son épouse Marie-Anne de La Vergne de Guilleragues.
Obligé de les loger, Louis XIV se résolut à leur sacrifier les deux vestibules de la Guerre et de la Paix, qu'il fit cloisonner en tous sens et entresoler pour former deux appartements : l'un, aménagé dans l'ancien vestibule de la Paix, ouvrait sur le vestibule dorique, tandis que l'autre, à la place du vestibule de la Guerre, communiquait avec la pièce des Hoquetons.
Les comptes des Bâtiments sont fort discrets sur cette installation, mais ils en témoignent néanmoins, en mai 1692, par une dépense de 60 livres pour la peinture de « la corniche de la chambre de Madame d'O dans l'appartement des Bains ».



4. Attribué à Louis de Boulogne le Jeune, *Louis-Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse*, vers 1693, en habit de novice du Saint-Esprit, Chantilly, musée Condé

Par l'*Inventaire général des meubles du château de Versailles* dressé en 1708[17], nous avons une idée assez précise de l'ameublement des quatre grandes pièces de l'appartement du prince.
La première, nommée « Salon », était réellement une antichambre et, comme telle, meublée fort simplement de quatre banquettes couvertes de moquette rouge à fleurs, plus une grande niche pour deux chiens et un grand lustre. Vers le fond de la pièce s'élevait une cloison amovible formée d'un très grand paravent. Comme celui-ci était quasiment fixe, une porte était pratiquée dans l'une des feuilles, afin de donner accès, à l'arrière, à un espace meublé de trois lits pour les gens de service.
Le grand cabinet, nommé « Salle du Billard où Monsieur le comte de Toulouze mange », était une pièce de réception garnie de vingt-quatre chaises d'un modèle assez simple, couvertes de tripe rouge avec bois peints de même couleur. On y voyait aussi un modeste bas d'armoire et un bureau, l'un et l'autre de chêne, avec garnitures de fer poli, plus deux écrans de tripe rouge, un lit formé de deux matelas, un lustre et six petits rideaux de fenêtres de toile de coton. Sans doute s'y trouvait-il aussi le billard qui donnait son nom à la pièce, mais comme celui-ci n'appartenait pas au Garde-Meuble, l'inventaire ne le mentionnait pas.
La chambre était meublée plus luxueusement. Selon l'usage pour les princes, l'ameublement y alternait au fil des saisons : damas cramoisi en été, velours vert en hiver. Le meuble de damas cramoisi se composait de la tenture de l'alcôve, d'un grand lit garni de broderies d'or et d'argent, et de dix-sept sièges (trois fauteuils et quatorze pliants) dont les bois étaient peints en rouge. S'y ajoutaient deux carreaux, l'écran et deux portières. Le meuble d'hiver, outre la tenture et le lit de velours vert doublé de moire d'or, ne comportait que deux fauteuils et six pliants à bois peints en vert à filets d'or. De plus, en toutes saisons s'y trouvaient deux tables dont l'une de bois de placage et l'autre de marqueterie à fleurs sur fond d'ébène, et encore deux guéridons de même marqueterie et bois sculpté et doré.
L'ameublement du cabinet intérieur, qui terminait l'appartement, était moins riche, mais on y remarquait néanmoins un belle table de noyer à placage et marqueterie à fleurs et oiseaux, ainsi qu'un lit de repos à trois dossiers, couvert de

5. Moitié nord du corps central du château de Versailles en 1714, rez-de-chaussée, AN, VA, boîte XXVII, n° 1
1 – pièce des Hoquetons ; 2 – appartements du marquis et de la marquise d'O ; 3 – vestibule dorique.
Appartement du comte de Toulouse : 4 – antichambre ; 5 – salle du billard/salle à manger ; 6 – chambre ;
7 – cabinet intérieur ; 8 – chaudière ; 9 – cabinet.



brocart de plusieurs couleurs et dont les bois sculptés étaient peints de violet, blanc et doré.

Entre 1710 et 1713, Louis XIV fit procéder à un rafraîchissement de l'appartement de son fils. Ainsi le peintre Bourgault fut-il chargé de repeindre en blanc de détrempe les garde-robes et passages donnant sur la cour intérieure, tandis que le sculpteur Hardy s'appliquait à rattacher les signes du zodiaque sur les trumeaux alentour de la salle du Billard. Pour la chambre à coucher, dont le lit de damas cramoisi fut changé, le sculpteur Degoullons et ses associés livrèrent deux grandes glaces avec riches bordures sculptées selon un dessin de Robert de Cotte, l'une pour remplacer le tableau d'Audran au-dessus de la cheminée, l'autre pour son vis-à-vis. Ce fut aussi en ces circonstances que, dans l'ancien cabinet des Bains, une estrade surélevée de deux marches vint recouvrir l'ancienne cuve de marbre, après que l'on en eut démonté la plomberie d'amont[18]. Enfin pour rendre cette pièce mieux habitable, on l'équipa d'une cheminée, adossée au mur mitoyen à la chambre.

1723. Le mariage du comte de Toulouse

Après la mort de Louis XIV, survenue en septembre 1715, le comte de Toulouse quitta Versailles pour suivre le nouveau roi Louis XV et la Cour, qui allèrent s'établir à Vincennes d'abord, puis à Paris, où ils restèrent pendant sept ans.
Rentré à Versailles avec la Cour en juin 1722, le prince retrouva son appartement tel qu'il l'avait laissé. À cette date il était âgé de quarante-quatre ans. Toujours célibataire, il venait de tomber sous le charme d'une dame de la Cour, de dix ans sa cadette, Marie-Victoire de Noailles. Peu à peu, leurs tendres sentiments les conduisirent vers un projet matrimonial. Assurément, cette personne de haute naissance et fille d'un maréchal de France était parfaitement digne de devenir la comtesse de Toulouse.
L'obstacle, car il y en avait un, résidait dans le fait qu'elle était veuve de Louis de Pardaillan de Gondrin, petit-fils du marquis et de la marquise de Montespan. Par conséquent, elle était la demi-nièce par alliance du comte de Toulouse, et comme elle était la mère de deux fils appelés à continuer la lignée Montespan, l'Église et la Cour pouvaient trouver scabreux ce projet d'union.
Conscients de ce que cette particularité risquait de provoquer un appel en opposition, le prince et Marie-Victoire de Noailles se marièrent discrètement le 22 février 1723. Puis, après avoir maintenu un relatif secret pendant plusieurs mois, ils finirent par annoncer publiquement leur union en décembre de la même année.
En janvier 1724, puisque leur mariage était reconnu, il fallut pourvoir au logement de la nouvelle comtesse de Toulouse à Versailles. Selon l'usage qui voulait que les appartements des dames fussent plus étendus que ceux de leurs maris, parce que c'étaient elles qui recevaient, le comte de Toulouse laissa le sien à son épouse, tandis que lui-même se retirait dans les anciens logements du marquis et de la marquise d'O.

Cette nouvelle distribution s'accompagna de travaux conséquents qui eurent pour effet de porter une nouvelle atteinte à la cohérence de l'ancien appartement des Bains de Louis XIV et, en même temps, de l'enrichir de créations qui furent parmi les premières du règne de Louis XV à Versailles[19].
En premier lieu, on déplaça la circulation de toute l'enfilade qui, au lieu de traverser les pièces par leur milieu, fut reportée près des fenêtres. Cela dénaturait l'esprit des lieux, mais chaque pièce



6. Anonyme, *Marie-Victoire de Noailles, comtesse de Toulouse*, Chantilly, musée Condé

y gagnait en devenant mieux habitable. En second lieu, on altéra brutalement le grand et beau vestibule dorique en le privant de ses quatre statues[20] et en le recoupant par une cloison afin d'y former deux antichambres. L'une, qui ne prenait que le tiers (côté est) du vestibule, constitua l'antichambre du comte de Toulouse, tandis que l'autre, occupant les deux autres tiers, devenait une antichambre commune aux deux époux.

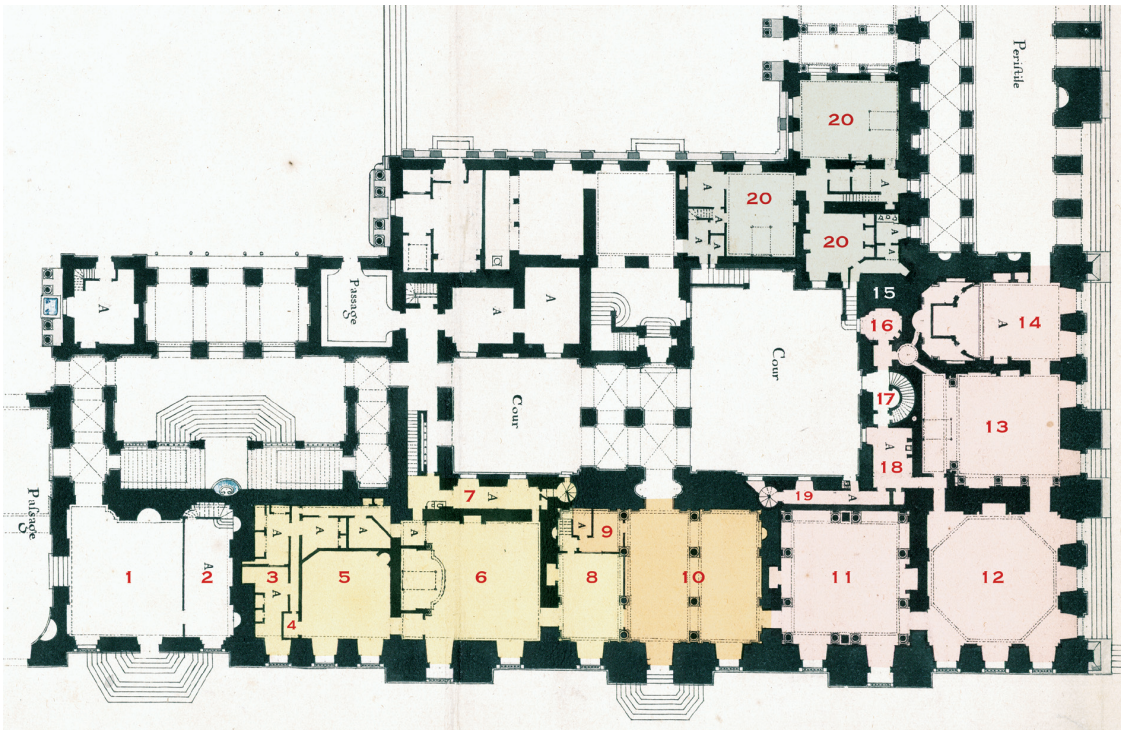
Cette antichambre commune, qui restait d'une belle ampleur, conservait ses deux entrées sur la cour intérieure et sur les jardins, ainsi que quelques beaux restes de sa décoration originelle. D'ailleurs, pour lui rendre un peu de son éclat, on confia au sculpteur Hardy le soin de restaurer les ornements de plâtre de l'entablement, en particulier ceux de la grosse poutre qui, au milieu de l'antichambre, était portée par les quatre colonnes centrales[21].

1724-1737. Le nouvel appartement du comte de Toulouse

L'antichambre du comte de Toulouse, large d'une seule travée, était donc beaucoup plus petite que l'antichambre commune. D'autant qu'une cloison transversale en avait retranché le fond pour former, à l'arrière, la chambrette d'un suisse et un escalier montant à un entresol de service.

Sortant de l'antichambre du comte de Toulouse par la nouvelle porte percée près de la fenêtre, à l'emplacement d'une ancienne niche, on entrait dans sa chambre. Celle-ci, occupant l'espace de l'ancien vestibule de la Paix, venait d'en retrouver les amples proportions après démolition des multiples cloisons et entresols qui l'avaient encombrée pendant plus de trente ans, à l'époque du marquis d'O.

7. Moitié nord du corps central du château de Versailles en 1732, rez-de-chaussée, AN, F[21] 3585, n° 31
1 – pièce des Hoquetons ; 2 – pièce de retraite des Hoquetons.
Appartement du comte de Toulouse : 3 – service ; 4 – chaise ; 5 – cabinet ; 6 – chambre ; 7 – bains ; 8 – seconde antichambre ; 9 – suisse ; 10 – première antichambre commune au comte et à la comtesse de Toulouse.
Appartement de la comtesse de Toulouse : 11 – seconde antichambre/salle à manger ; 12 – grand cabinet ; 13 – chambre ; 14 – cabinet intérieur ; 15 – chaudière jusqu'en 1726 ; 16 – chaise percée en 1724-1725 (15 et 16 réunis – boudoir de 1726 à 1732) ; 17 – escalier du roi ; 18 – chaise percée en 1724, puis bains en 1724-1726, puis cabinet ; 19 – chaise percée à partir de 1726.
20 – Appartement de quartier du capitaine des gardes du roi.



Évidemment rien ne pouvait être sauvé du décor originel, même si l'on avait remis au jour les vestiges plus ou moins dégradés des anciennes peintures murales. De toute manière on y voulait une belle chambre princière, majestueuse et moderne, dont la décoration fut confiée à François Roumier pour la sculpture des lambris, et à Alexandre Rousseau, Nicolas Monthéan et Nicolas Berja pour les ornements de plâtre de la corniche et du plafond.

Au pourtour, Roumier disposa dix-neuf grands panneaux sculptés alternant avec les portes et dessus-de-porte, la glace de la cheminée et celle en vis-à-vis, et surtout avec la monumentale alcôve encadrée de deux colonnes cannelées accompagnées de leurs pilastres. Pour leur part, Rousseau, Monthéan et Berja réalisèrent la grande corniche qui, faisant allusion aux charges de grand veneur et d'amiral de France du comte de Toulouse, s'ornait d'une scène de chasse mêlant enfants, tritons et divers animaux entrelacés dans des rinceaux. Au-dessus de l'alcôve, la corniche s'enrichissait d'un grand cartel débordant sur le plafond de la chambre.

Sur le plan pratique, l'alcôve était encadrée de deux petits passages : à droite pour aller vers les pièces de service et les bains du prince (aménagés sur la cour intérieure), à gauche pour entrer dans son cabinet.

Ce cabinet, ancienne chambre du marquis ou de la marquise d'O, avait été refait à neuf, agrémenté de deux pans coupés et complété d'une garde-robe à chaise. Beaucoup plus petit que la chambre, mais tout aussi luxueux, le cabinet du prince avait été également décoré par Roumier au moyen de panneaux sculptés, de pilastres et de quatre grandes bordures de glaces. Sous l'une de ces glaces, la cheminée de marbre s'ornait d'un contrecœur figurant Jupiter et des bacchantes.

Au pourtour du plafond, Alexandre Rousseau avait composé une grande corniche sur « un sujet de musique à la gloire d'Apollon et d'Orphée, représenté par des enfants […] jouant de plusieurs instruments comme violon, trompette, guitard, basson, flutes et cornets à bouquins ». À quoi s'ajoutaient de grands cartels dans les angles et une rose au milieu du plafond[22].

Avec ce cabinet et les garde-robes placées à l'arrière se terminait l'appartement du comte de Toulouse. De ce côté, la porte de communication avec la pièce des Hoquetons venait d'être condamnée, afin de rendre leur indépendance aux gardes de la prévôté de l'hôtel[23].

1724-1744. L'appartement de la comtesse de Toulouse

Occupant l'ancien appartement de son mari, la comtesse de Toulouse avait dû s'accommoder de son vieux décor de marbre et de métal doré, néanmoins assoupli par quelques nouveaux ornements et éléments de confort.

Pénétrant chez elle par l'antichambre commune, on trouvait d'abord sa propre antichambre, faisant office de salle à manger. Le déplacement des portes de l'enfilade l'avait rendue plus agréable, comme aussi la pose d'une cheminée à la place de l'une des anciennes portes. À l'occasion, observons que la création de cette cheminée avait entraîné la construction d'un conduit qui, traversant les étages supérieurs, avait nécessité la dépose, puis la repose, par le sculpteur Hardy, du grand bas-relief de Coysevox dans le salon de la Guerre.

Par ailleurs, dans la même antichambre, dont le thème décoratif se référait toujours à Diane, Hardy avait sculpté les dessus des deux nouvelles portes, représentant des trophées de chasse composés de dépouilles, d'arcs et de flèches liés de rubans. De chaque côté de ces portes il posa de grandes chutes de festons de fleurs, identiques à celles des deux portes condamnées.

Faisant suite à l'antichambre, l'ancien billard du comte de Toulouse était devenu le grand cabinet de son épouse. L'essentiel du décor originel en avait été conservé et soigneusement restauré par Hardy. Pour sa part, Roumier y avait livré deux grandes portes neuves, ainsi que la bordure sculptée de la grande glace posée à la place de la porte condamnée du côté de l'antichambre.

La chambre restait en l'état, mais à côté, le cabinet intérieur (anciens bains de Louis XIV) fut assez sérieusement réduit et renouvelé par la pose, sur l'estrade à l'opposé des fenêtres, d'une cloison en hémicycle encadrant une niche propre à recevoir un lit de repos. Pour la cloison,

Roumier sculpta les panneaux cintrés, les pilastres, la corniche, et les dessus des petites portes ouvertes de chaque côté. Pour la niche, aussi revêtue de panneaux et de pilastres, il réalisa un superbe encadrement de glace surchargé de moulures, consoles, guirlandes de fleurs et couronnement avec tête marine et enroulement de rinceaux.
Enfin, à l'arrière de l'appartement, regardant vers la cour intérieure (bientôt nommée « cour des Cerfs »), on aménagea à neuf la chaise percée de Mme de Toulouse. Ce fut encore un travail de Roumier qui y posa sept pilastres et onze panneaux de lambris moulurés et sculptés, deux encadrements de glaces couronnés de grandes coquilles pour la cheminée et son vis-à-vis, le dessus de la porte et le plafond de la croisée, plus la corniche alentour de la pièce. Le travail étant fait, l'architecte Jacques Gabriel, estimant la sculpture des panneaux un peu trop pauvre, demanda à Roumier de les enrichir, ce qui nécessita l'ouvrage supplémentaire de quatre sculpteurs pendant une semaine. Cela étant fait, Hardy compléta le décor de la pièce en y livrant « une petite fontaine de métal, ornée d'un dragon sortant d'un fesseau de roseaux et jettant de l'eau par la gueulle[24] ».

En fait, cette chaise percée s'étant révélée trop vaste pour son usage, la comtesse en fit sa pièce des bains. Ce changement, pratiqué dès septembre 1724, était d'autant plus aisé à réaliser qu'il ne nécessitait qu'un peu de plomberie afin de raccorder la nouvelle baignoire à l'ancienne chaudière des bains de Louis XIV, heureusement conservée à proximité. En même temps, une nouvelle chaise percée était agencée dans un petit local contigu à la chaudière.
Cela dura jusqu'en 1726, année où la comtesse, renonçant finalement à ses bains, fit démolir la chaudière. Alors, sa pièce des bains devint son cabinet de retraite, tandis que la réunion de sa chaise percée avec l'emplacement de la chaudière lui offrit une pièce nouvelle dont elle fit son boudoir. Pour cela, la partie où s'était trouvée la chaise avait été réagencée, et à la place de la chaudière on avait créé une profonde niche, que François Roumier avait encadrée d'un chambranle à traverse cintrée et ornée d'un cartel et de festons. Enfin, pour remplacer la chaise devenue boudoir, on en avait aménagé une nouvelle, un peu plus loin, toujours sur la cour des Cerfs, mais derrière l'antichambre salle à manger[25].

Par ailleurs, pendant que ces petits travaux se réalisaient, la comtesse de Toulouse subissait le désagrément de voir deux grandes pièces de son appartement (sa chambre et l'antichambre commune) encombrées d'étais servant à soutenir les planchers du premier étage, lesquels menaçaient de s'effondrer. Cette incommodité dura plus d'un an, jusqu'à la fin de l'année 1727, moment où les planchers ayant été refaits à neuf, les étais furent retirés et quelques améliorations (mineures) pratiquées dans son appartement et celui de son mari.

Cinq ans plus tard, Louis XV, voulant renouveler un cabinet qu'il possédait au premier étage, juste au-dessus du boudoir de la comtesse, fit démolir ce petit secteur du château de bas en haut, y compris la façade sur la cour des Cerfs. La reconstruction offrit au roi le cabinet qu'il avait voulu pour lui à l'étage, tandis qu'au rez-de-chaussée la comtesse de Toulouse retrouvait son boudoir, métamorphosé en une ravissante pièce à pans.
Ce fut vers ce moment que le roi, qui éprouvait une sincère amitié envers la comtesse de Toulouse, commença à fréquenter assidûment son appartement et en particulier son boudoir, où il pouvait se rendre aisément par l'escalier semi-circulaire. D'autant qu'à cette époque, où naissait sa passion pour Mme de Mailly, la comtesse de Toulouse savait le conseiller, voire s'entremettre pour favoriser ses amours, et le cas échéant faire veiller à la fréquentation de l'escalier semi-circulaire, passage quasi obligé pour monter aux petits appartements privés du Roi, où Mme de Mailly fut logée pendant les premiers temps.

1737-1744. Les appartements de la comtesse de Toulouse et du duc de Penthièvre

Après les travaux de 1732, plus rien ne changea chez le comte et la comtesse. Il est vrai que le comte de Toulouse n'était pas enclin à demander quoi que ce fût pour son logement, que d'ailleurs il fuyait

au profit de son château de Rambouillet. C'est d'ailleurs là qu'il mourut, dans sa soixantième année, le 1er décembre 1737.

Après sa mort, Louis XV reporta ses charges sur la personne de son fils, Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, alors âgé de douze ans, et naturellement il lui accorda l'appartement de son père à Versailles.

Pour sa part, sa mère, la comtesse de Toulouse, conservait le sien et continuait à y recevoir les visites quotidiennes du roi. Sans doute leurs entretiens étaient-ils très absorbants, car ni le roi ni la comtesse ne paraissent s'être avisés, pendant longtemps, de l'état de décrépitude de l'appartement. Pourtant l'aspect pitoyable du mobilier, décrit par l'inventaire de 1740[26], peut laisser pantois : dans l'antichambre salle à manger, les dix-huit chaises, en principe couvertes de maroquin rouge, étaient « entièrement dégarnies de galon, en très mauvais état et à recouvrir de moquette ». À côté, dans le grand cabinet, le lit de repos couvert de deux brocarts était déparé par son traversin « en mauvais ordre et propre à détruire ». La dizaine de sièges semblait acceptable, mais que dire des six médiocres rideaux de coton ? Le seul meuble de valeur était une grande table de porphyre montée sur un piètement sculpté et doré.
Dans la chambre, le grand lit de velours cramoisi doublé de moire d'or, les deux fauteuils et les dix pliants du même velours étaient peut-être convenables, mais fort vieux puisque l'ensemble, livré en 1681, avait jadis servi à l'ameublement d'hiver de la chambre de Monseigneur, fils de Louis XIV. Aux fenêtres pendaient tristement deux rideaux de damas blanc « très mauvais et rapiécez ».
Terminant l'appartement, le cabinet intérieur ne contenait rien qui fût signalé comme étant hors d'usage, mais il faut croire que les deux rideaux de damas blanc garnis de molet d'or étaient bien usés, puisqu'ils furent remplacés en novembre 1741 en même temps que ceux de la chambre.

L'installation du duc de Penthièvre dans l'appartement de son défunt père n'avait donné lieu à aucun changement dans la distribution des pièces. L'ameublement de sa chambre, fort ancien, provenait principalement de la chambre d'hiver



8

de la duchesse d'Orléans, belle-sœur de Louis XIV. Il comprenait un lit de velours vert, deux fauteuils et huit pliants de même velours avec bois dorés, auxquels s'ajoutaient deux chaises et deux pliants aussi de velours vert, mais avec bois peints en vert à filets d'or, que l'on voyait déjà en hiver chez le comte de Toulouse au début du siècle.
Dans le cabinet se trouvaient un vieux canapé de damas cramoisi et or, originellement livré en 1692 pour la Petite Galerie de Louis XIV, plus deux fauteuils défraîchis et huit pliants, aussi de damas cramoisi et or, et provenant du château de Trianon pour lequel ils avaient été livrés en 1689.
En 1742, le duc de Penthièvre bénéficia d'un agrandissement de ses bains, dont

8. Anonyme, *Marie-Thérèse-Félicité d'Este, duchesse de Penthièvre*, Sceaux, musée de l'Île-de-France
9. Attribué à Jean-Marc Nattier, *Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre, à l'époque de son mariage*, Chantilly, musée Condé



9

la superficie fut doublée par l'avancement de sa façade sur la petite cour du roi, presque jusqu'à l'aplomb d'un nouvel escalier public que le roi faisait bâtir juste au-dessus[27].

Le 29 décembre 1744, ayant tout juste atteint sa dix-neuvième année, le prince épousa sa petite-cousine Marie-Thérèse-Félicité d'Este-Modène, elle-même âgée de dix-huit ans. Celle-ci, bien que princesse italienne, était l'arrière-petite-fille de Louis XIV et de Mme de Montespan par sa grand-mère, Mlle de Blois, et par sa mère, Charlotte d'Orléans.
Évidemment ce mariage provoqua un important remaniement de l'appartement du duc de Penthièvre, qu'il fallut diviser pour le transformer en un logement de couple. En conséquence, le service des Bâtiments du roi provisionna, pour l'année 1745, la somme de 4 000 livres « pour les changemens ordonnés à l'appartement de M. le duc de Penthièvre en maconnerie charpenterie, etc.[28] ».

1745-1748. L'appartement de la duchesse et du duc de Penthièvre, et celui de la comtesse de Toulouse

Pour loger son épouse, le duc de Penthièvre lui avait abandonné ses deux antichambres (dont celle qui était commune avec la comtesse de Toulouse), ainsi que sa chambre et ses bains. L'ensemble était somptueux mais manquait d'ampleur, puisqu'il était dépourvu du Grand Cabinet auquel la duchesse de Penthièvre aurait pu prétendre pour satisfaire au rang princier qui était le sien.
Certes, pour son intimité, elle avait pu disposer d'un cabinet particulier en entresol au-dessus de ses bains, mais celui-ci était biscornu, sombre, et souffrait d'une vue bornée sur la cour intérieure. Quant au logement de ses femmes de chambre, on avait trouvé le moyen d'y pourvoir, tant bien que mal, dans deux autres entresols : l'un, sans air ni jour, était enclavé dans l'appartement du duc de Penthièvre, derrière l'escalier des



10. Moitié nord du corps central du château de Versailles en 1748, rez-de-chaussée, AN, O[1] 1774[7] n° 108
1 : pièce des Hoquetons.
Appartement du duc de Penthièvre : 2 et 3 – première et seconde antichambres ; 4 – chambre.
Appartement de la duchesse de Penthièvre : 5 – chambre ; 6 – bains ; 7 – seconde antichambre ; 8 – suisse ; 9 et 10 – première antichambre commune avec la comtesse de Toulouse (la cloison entre 9 et 10 correspond à un projet non réalisé).
Appartement de la comtesse de Toulouse : 9 et 10 – première antichambre commune avec la duchesse de Penthièvre ; 11 – seconde antichambre/salle à manger ; 12 – garde-robes ; 13 – grand cabinet ; 14 – chambre ; 15 – cabinet intérieur ; 16 – boudoir ; 17 – escalier du roi ; 18 – cabinet ; 19 – chaise. (Nota : les projets indiqués en rouge dans les pièces 14 et 20 ne furent pas réalisés.)
20 – Appartement de quartier du capitaine des gardes du roi.

Ambassadeurs ; l'autre, qui s'éclairait vers le parterre du Nord, venait d'être créé en recoupant la hauteur de la seconde antichambre de la duchesse.

S'installant à la suite de son épouse, le duc de Penthièvre fit aménager sa chambre à la place de son cabinet, en l'augmentant d'une alcôve ouverte sur la face opposée aux fenêtres.
Après sa chambre venait sa seconde antichambre, qui n'était qu'une petite pièce basse surmontée d'un entresol où se trouvait le cabinet particulier. À côté était sa première antichambre, pièce à peine plus grande et tout aussi basse qui, originellement, avait été créée en 1730 pour le confort des Hoquetons en cloisonnant leur salle de garde[29]. En joignant cette petite pièce à son appartement, le duc de Penthièvre l'avait fait légèrement élargir afin d'y trouver plus d'aisance, et aussi de mieux agencer les deux chambrettes de service à l'entresol au-dessus.

Simultanément aux ouvrages nécessaires pour le duc et la duchesse de Penthièvre, quelques remaniements étaient pratiqués chez la comtesse de Toulouse. Ces changements portaient sur un réaménagement de sa seconde antichambre ou salle à manger. Cette pièce fut en effet réduite d'un tiers par une cloison qui, vers l'arrière, permit la création de deux garderobes et de deux chambres en entresol au-dessus pour les femmes de chambre. Ce retranchement altérait gravement les proportions de la pièce et l'équilibre du décor originel, mais ce n'était pas tout à fait une nouveauté, puisque déjà, du temps de Louis XIV, un grand paravent fixe avec porte recoupait l'espace pour former une chambre de service.

1749. Appartement de Madame Infante

Au cours de l'année 1746, le duc de Penthièvre, gouverneur de Bretagne, s'absenta de Versailles avec son épouse pour aller inspecter sa province et s'y faire mieux connaître. Se sentant peut-être un peu seule, la comtesse de Toulouse commença à délaisser son appartement, qu'elle ne fréquenta plus que « le soir des jours de grand couvert » afin d'y recevoir le roi à son accoutumée. Pour le reste de ses journées, elle partageait son temps entre sa maison de Louveciennes et celle qu'elle louait dans la ville de Versailles, près de l'église Notre-Dame[30]. Ce mode de vie lui convenant fort bien, elle s'en fit une règle, même après le retour de son fils.
En 1748, son grand et bel appartement désormais sous-occupé fut utile au roi pour une affaire politique et familiale qui lui tenait à cœur : par le traité d'Aix-la-Chapelle, il venait d'obtenir que le duché de Parme fût remis à son gendre l'infant don Philippe d'Espagne et à sa fille Louise-Élisabeth de France que l'on nommait « Madame Infante ». Comme celle-ci, qui résidait à Madrid depuis son mariage, devait partir en Italie pour aller prendre possession de ses nouveaux États, son père lui avait proposé de faire le détour par Versailles et d'y séjourner assez longtemps pour y apprendre, sous sa conduite bienveillante, la manière de se comporter en souveraine.

La précaution était peut-être superflue, car à Madrid, la princesse avait déjà beaucoup appris. Mais son père restait dans le sentiment d'avoir vu partir une enfant inexpérimentée, et il craignait qu'elle fût encore dans l'état d'immaturité de ses sœurs, restées oisives à Versailles.



11. Jean-Marc Nattier, *Madame Infante duchesse de Parme*, musée national des châteaux de Versailles et de Trianon

Pour ce séjour arrangé par échanges de courriers personnels entre Louis XV et Madame Infante, il avait été convenu que la princesse viendrait en France avec sa fille l'infante Isabelle, âgée de sept ans, tandis que son mari partirait seul à Parme.
Naturellement, à Versailles il faudrait loger les deux princesses dans des appartements dignes de leur rang. Comme celui de la comtesse de Toulouse était quasiment vacant, on imagina un arrangement dès le mois de juillet : la comtesse prêterait son appartement à Madame Infante, à la seule condition d'y conserver un pied-à-terre consistant seulement en « un cabinet [son boudoir] pour pouvoir y recevoir le Roi au sortir du souper les jours de Grand Couvert ».
L'architecte Ange-Jacques Gabriel étudia donc plusieurs projets envisageant d'importantes transformations de l'appartement, y compris une extension à prendre dans la Galerie basse au détriment du capitaine des gardes[31]. Les projets étaient séduisants, mais finalement, reculant sans doute devant une dépense et des travaux outrepassant les besoins d'un simple séjour, on décida de ne rien changer à la disposition des lieux, ni pour Madame Infante, ni pour sa fille. De telle sorte que la résolution finale fut rendue publique en toute simplicité le 19 octobre 1748 : « il est décidé que Mme Infante logera à Versailles dans l'appartement de Mme la comtesse de Toulouse, et Mme sa fille dans celui de M. et de Mme de Penthièvre, à qui on donne celui de feue Mme Marie-Thérèse, fille de M. le Dauphin, dans l'aile des Princes[32] ».
À partir du 24 octobre 1748 commencèrent les livraisons de petits meubles nécessaires aux infantes et à leurs services. C'étaient principalement des commodes, des tables pour le jeu et pour le café, des tables de nuit et des chaises d'affaires[33].
Un soir de décembre, alors que Madame Infante approchait de Versailles, le roi se trouvait dans la chambre de la comtesse de Toulouse lorsqu'il eut subitement la révélation de la vétusté de la pièce. Réalisant que sa fille allait bientôt l'habiter, il s'inquiéta en constatant « que le poitrail du devant de l'alcôve du lit dans laquel devoit coucher madame l'Infante, fléchissait beaucoup au milieu à cause de la charge du plancher au-dessus et de sa grande portée ». Craignant un effondrement, il ordonna aussitôt de mettre ce poitrail en sûreté ; mais averti de l'impossibilité d'une réparation immédiate, il accepta le bricolage qu'on lui proposa, consistant à mettre « dessous deux forts poteaux ronds posez sur deux socles que Mrs du Gardemeuble couvriront d'étofe, ce qui nous donnera le temps d'attendre le voyage de Compiègne pour y travailler[34] ». On en revenait donc à mettre des étais, comme en 1726 dans la même pièce…
Madame Infante prit possession de son appartement de Versailles le 31 décembre 1748, et sa fille une semaine plus tard. Hormis quelques brefs séjours dans d'autres résidences royales, elles y demeurèrent pendant neuf mois au cours desquels elles partagèrent la vie officielle de la Cour et l'intimité de la famille royale. Le roi, en particulier, s'accoutuma à descendre le petit escalier semi-circulaire pour venir s'entretenir avec sa fille, encore plus fréquemment qu'à l'époque de la comtesse de Toulouse. Cela au grand dam de sa maîtresse, la marquise de Pompadour, qui, pour cette raison, ne le voyait plus guère.
Au début du mois d'octobre, le roi et la famille royale, y compris les deux infantes, quittèrent Versailles pour Fontainebleau. En fait ces deux princesses n'y restèrent guère puisque, le 6 octobre, elles prenaient la route en direction de Parme.

Août-septembre 1749. Ambitions de Mme de Pompadour

En principe, après leur départ, le roi aurait dû rendre à la comtesse de Toulouse et au couple de Penthièvre leurs appartements de Versailles. Or, il se trouvait que depuis plus d'un mois la marquise de Pompadour avait échafaudé un arrangement tout différent. Selon son idée, ces princes ne devraient pas recouvrer leurs anciens appartements, lesquels seraient redistribués en deux parts, dont l'une formerait un nouvel appartement pour elle-même, et l'autre constituerait un ensemble de salles à manger et de cabinets de réception pour les « petits soupers » du roi[35]. Sans doute la marquise avait-elle exposé sa pensée au roi avant la fin du mois d'août 1749, et l'on peut croire qu'elle avait su se montrer persuasive, puisque Louis XV l'avait approuvée

et que, sans attendre, il en avait parlé à son architecte Gabriel.
Dans l'ensemble de son développement, le programme était considérable puisque, outre le réaménagement du rez-de-chausssée, il impliquait le remaniement de l'appartement d'attique que la marquise quitterait, ainsi que la suppression des salles à manger et cabinets du roi devenus inutiles à l'étage des mansardes. De plus, au troisième étage il faudrait raser les cuisines et offices, lesquels seraient transférés au rez-de-chaussée à la place du prestigieux escalier des Ambassadeurs, que l'on démolirait. En conséquence de quoi, au premier étage, l'appartement du roi se trouverait déséquilibré au point qu'il faudrait en recomposer toute la distribution !
Cette cascade de changements était démesurée, mais cependant pas tout à fait nouvelle. Déjà en 1741, il avait été question de démolir l'escalier des Ambassadeurs pour le remplacer par des cuisines[36], et depuis longtemps l'on songeait à remodeler l'appartement du Roi. Cette fois les circonstances semblaient s'y prêter, puisque le projet entrait dans les vues de la marquise et que le roi, fort de son récent succès au traité d'Aix-la-Chapelle, pouvait se laisser convaincre de l'avantage qu'il aurait à affirmer sa puissance en amplifiant son appartement et en le faisant précéder d'un nouvel escalier royal, mieux disposé que le vieil escalier des Ambassadeurs.
Gabriel étudia donc un majestueux projet pour l'appartement du Roi : à l'intérieur de l'aile droite de la Cour royale pouvait être construit un escalier monumental aboutissant au salon d'Hercule du côté des Grands Appartements, et à une salle des Cent Suisses (à agencer du côté de la Cour royale). De cette nouvelle salle des suisses on pourrait entrer dans un passage (cabinet des Médailles de Louis XIV) et de là dans la salle des gardes, puis dans la première antichambre du Roi (ces deux pièces remplaçant l'escalier des Ambassadeurs et la Petite Galerie). À la suite viendraient la seconde antichambre (à la place du cabinet d'angle), la chambre du Roi (à la place du cabinet des Pendules) et enfin le cabinet intérieur (à la place de la chambre).
Naturellement, pour accentuer le caractère majestueux de l'appartement, Gabriel en remplacerait les plafonds par des voûtes qui, s'élevant dans le comble, justifieraient la démolition de l'étage des mansardes au-dessus (Petits Cabinets, galerie des Chasses, buffets, salle à manger…), ainsi que l'essentiel des cuisines et offices à l'étage des terrasses, d'où la nécessité de transférer l'ensemble au rez-de-chaussée.
Pour cela, le roi désigna l'espace qui lui conviendrait, entre la cour de Marbre et le parterre d'Eau, en prenant trois pièces de l'appartement de quartier du capitaine des gardes, plus la quasi-totalité de l'appartement de la comtesse de Toulouse. Ainsi pourrait-on aménager la « pièce du tour » du roi (ou bien une petite « salle à manger ») sous la pièce du conseil, une « pièce des buffets » vers la cour des Cerfs (sous le cabinet des Perruques), et la grande « salle à manger du roy » dans trois travées de la Galerie basse. À la suite, l'appartement repris à la comtesse de Toulouse offrirait une enfilade de trois grands cabinets de réception sur le parterre d'Eau. En retour sur le parterre du Nord, l'ensemble se terminerait par un petit cabinet privé, mitoyen à celui que l'on ferait pour la marquise.
Celle-ci, s'installant à la place du duc et de la duchesse de Penthièvre, aurait un



12. Maurice-Quentin de La Tour, *Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de Pompadour*, Paris, musée du Louvre

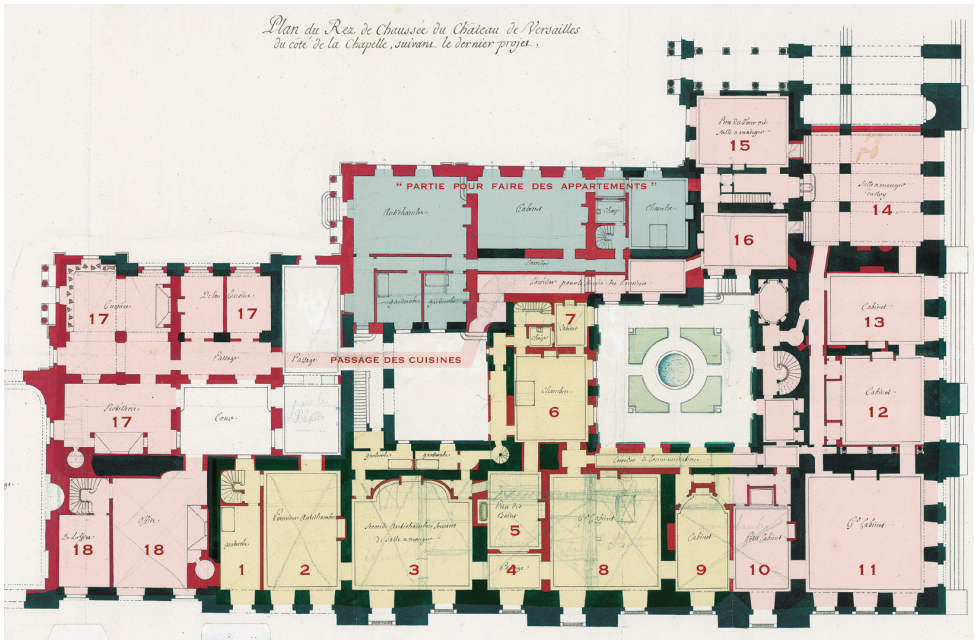
bel appartement sur parterre, formé de deux antichambres suivies d'un passage conduisant à son grand cabinet, puis à son cabinet intérieur, lui-même contigu à celui du roi. En arrière seraient sa pièce des bains et sa chambre à coucher, éclairée par deux fenêtres donnant sur un jardin privé, aménagé pour elle dans la cour des Cerfs.
Quant aux cuisines nécessaires pour les soupers du roi, on les installerait, comme nous l'avons vu, au rez-de-chaussée de la Cour royale, à la place de l'escalier des Ambassadeurs, tandis que les offices seraient du côté des jardins, à la place de la pièce des Hoquetons.

Août-décembre 1749. Évolution des projets

Le projet étant prêt, Gabriel le présenta au roi dans les premiers jours de septembre 1749. Peut-être Louis XV en estima-t-il les dispositions imparfaites, ou peut-être fut-il sensible aux conseils de Gabriel qui souhaitait faire œuvre plus grandiose, toujours est-il que le projet fut écarté et que l'architecte obtint l'autorisation d'en présenter un autre, beaucoup plus ambitieux. Celui-là ne se limiterait plus aux arrangements intérieurs, mais porterait plus largement sur une restructuration générale du château du côté des cours, afin de remplacer tous les vieux logis de pierre et brique du temps de Louis XIII et de Louis XIV, par un majestueux ensemble en pierre de taille plus en harmonie avec les façades tournées vers les jardins. Ce fut le « Grand Dessein de 1749 » auquel Gabriel avait déjà réfléchi et qu'il n'avait plus qu'à peaufiner. Il œuvra tant et si bien que certains crurent pouvoir annoncer, dès le 21 septembre : « il est décidé que l'on rebâtira l'année prochaine […] et même la cour s'établira pendant ce temps là à Paris[37]. »

Mais déjà, ayant pressenti ce Grand Dessein qui risquait de compromettre son installation au rez-de-chaussée du château, la marquise de Pompadour avait estimé indispensable de conforter sa situation en agissant sur l'esprit du roi à l'écart de la Cour. Elle en avait trouvé

13. Projet de septembre 1749 pour le roi et la marquise de Pompadour, non réalisé, AN, O[1] 1775[3], n° 4
Appartement pour Mme de Pompadour : 1 – pièce du suisse (avec entresol au-dessus) ; 2 – première antichambre ; 3 – seconde antichambre/salle à manger ; 4 – passage ; 5 – bains ; 6 – chambre ; 7 – petit cabinet, chaise et escalier de l'entresol au-dessus ; 8 – grand cabinet ; 9 – cabinet intérieur.
Pièces pour le roi et son service : 10 – petit cabinet ; 11, 12 et 13 – grands cabinets de compagnie et pour le jeu ; 14 – grande salle à manger ; 15 – pièce du Tour (ou petite salle à manger) ; 16 – pièce des Buffets ; 17 – cuisines ; 18 – offices.



le moyen en lui suggérant une escapade sur la côte normande en compagnie de quelques familiers, sous prétexte d'aller voir la mer qu'elle ne connaissait pas encore. Ainsi aurait-elle tout loisir d'aborder la question des appartements de Versailles. Louis XV avait trouvé l'idée excellente et avait aussitôt improvisé un petit voyage au Havre-de-Grâce, n'y voyant qu'une « partie de plaisir pour faire voir la mer à la marquise et pour bien manger du poisson[38] ».
Le 17 septembre 1749, ils étaient en route, escortés d'une douzaine de grands officiers de la Couronne afin de donner un air officiel au voyage, et accompagnés d'intimes choisis dans le clan de la marquise. C'étaient, pour la plupart, des habitués des soupers des Petits Appartements et de la scène du « théâtre des cabinets », dont le duc d'Ayen capitaine des gardes (et chanteur de cabinet à l'occasion), lequel obtiendrait l'appartement d'attique que quitterait Mme de Pompadour, si celle-ci s'installait au rez-de-chaussée. Naturellement l'intrigante Mme d'Estrade était du voyage, et aussi M. de Vandières, frère de la marquise, qui, par sa position de directeur général des Bâtiments du roi en survivance, serait un personnage clef quand on en viendrait à parler du Grand Dessein et des distributions d'appartements.

Rentré de son escapade le 22 septembre, Louis XV, fort ennuyé d'avoir à trancher entre le Grand Dessein de Gabriel et les desiderata de la marquise, tenta d'éluder le dilemme en se retranchant dans une position de *statu quo* qui dura deux mois. Puis, finalement, de guerre lasse, il fit machine arrière à la fin du mois de novembre en ordonnant à Gabriel d'interrompre ses études relatives au Grand Dessein et d'en revenir plus modestement au projet du début du mois de septembre, dont le programme redevenait d'actualité. Comme il n'était plus question de toucher aux façades de Louis XIII et de Louis XIV, on se limiterait aux simples distributions intérieures : l'escalier des Ambassadeurs serait démoli et remplacé par celui que l'on construirait dans l'aile droite de la cour Royale ; l'appartement du Roi serait remanié conformément au projet de septembre (à de menus détails près), et les étages de mansardes, cuisines et offices au-dessus seraient bien supprimés.

Au rez-de-chaussée, l'idée de cuisines dans l'espace de l'escalier des Ambassadeurs était maintenue, mais en revanche les appartements seraient distribués de manière inverse : les salles à manger du roi et ses cabinets de réception seraient faits à la place des anciens appartements du couple de Penthièvre, tandis que Mme de Pompadour aurait pour elle l'ancien appartement de la comtesse de Toulouse et une partie de la Galerie basse.

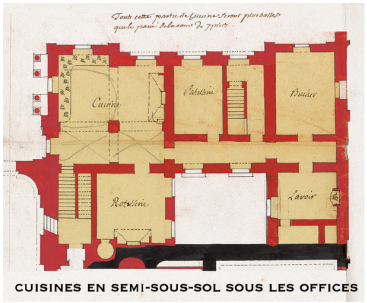
L'arrangement serait donc idéal puisque les salles à manger royales seraient voisines des cuisines et des offices, et que Mme de Pompadour pourrait se flatter d'occuper l'appartement jadis accordé par Louis XIV à Mme de Montespan.
Enfin, entre la cour de Marbre et la cour des Cerfs, le roi se réservait deux pièces pour son usage personnel, afin d'y établir un petit appartement des Bains au lieu du cabinet du Tour et de la pièce des Buffets qu'il avait pensé y faire en septembre.

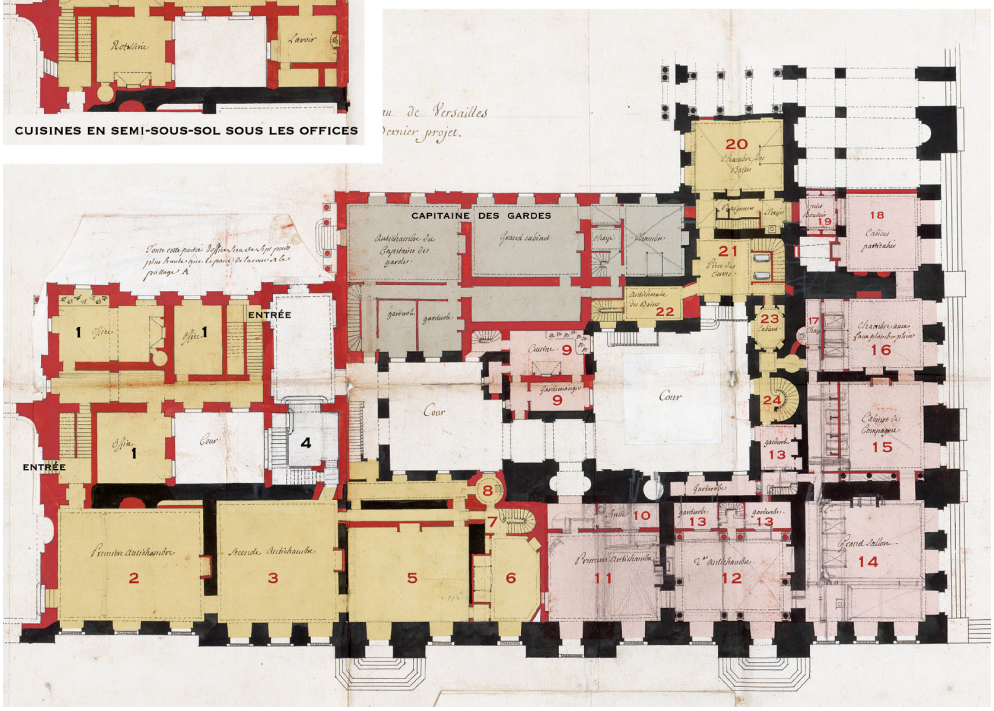
Projet du 5 décembre 1749

Ange-Jacques Gabriel présenta ses nouveaux plans le 5 décembre 1749. Son projet étant quasi identique à celui de septembre pour le futur grand escalier et tout le premier étage, les différences ne concernaient que le rez-de-chaussée : pour la marquise de Pompadour, il prévoyait la réfection de l'ancienne antichambre commune à la duchesse de Penthièvre et à la comtesse de Toulouse, le maintien en l'état du grand cabinet d'angle, la rénovation de la chambre à coucher (qui devenait « cabinet de compagnie »), le transfert de la chambre dans l'ancien cabinet intérieur, et la création d'un cabinet particulier avec « petit boudoir », à prendre sur la Galerie basse (au lieu du capitaine des gardes).
À l'arrière, les bains du roi comporteraient une chambre donnant sur la cour de Marbre, et une pièce des cuves vers la cour des Cerfs. Ces deux pièces, complétées d'un cabinet de chaise et de locaux de service, auraient remplacé les bains du premier étage, lesquels auraient été supprimés, et leur emplacement transformé en logement de quartier pour le premier valet de chambre du roi.
Par ailleurs, entre la « cour des Cerfs »

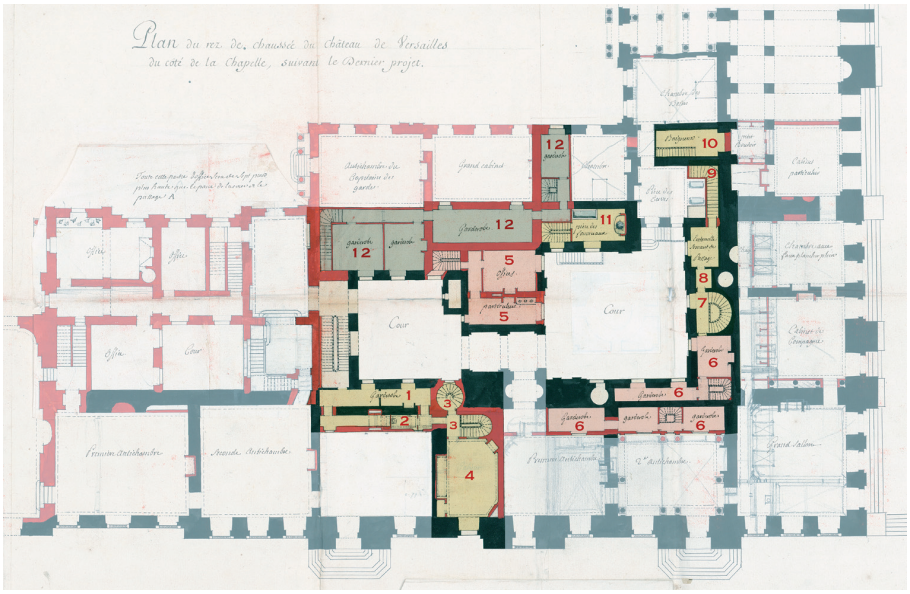
et la « Petite cour du roi », un petit ensemble de cuisines et offices particuliers aurait été aménagé pour le service personnel de la marquise de Pompadour.

L'autre partie essentielle du projet concernait l'ensemble nécessaire aux « soupers des cabinets » du roi. À commencer par les cuisines et offices, que l'on installerait bien à la place de l'escalier des Ambassadeurs, mais sur deux niveaux superposés : les cuisines, rôtisserie, pâtisserie, lavoir et bûcher enterrés en semi-sous-sol ; les offices en rez-de-chaussée surélevé au-dessus. Pour les allées et venues du personnel et des fournisseurs, deux entrées seraient ménagées vers la Cour royale, mais pour les valets chargés de porter les plats vers les buffets et la table royale, une seule issue était prévue, communiquant exclusivement avec l'ancienne pièce des Hoquetons qui, devenue « première antichambre », ferait office de pièce des Buffets pour les soupers du roi. À la suite serait la « deuxième antichambre-salle à manger » (ancien appartement du duc de Penthièvre), puis le « grand cabinet de compagnie » (ancienne chambre de la duchesse de Penthièvre). Après ce grand cabinet, l'enfilade se terminerait par un petit cabinet privé, remplaçant la seconde antichambre de la duchesse de Penthièvre. Ce cabinet aurait été une très petite pièce à pans, avec lit de repos en niche, et toujours recoupée par l'entresol fait en 1745. Derrière serait une garde-robe à chaise et un escalier montant à l'entresol au-dessus du cabinet privé. De là, un escalier de relais en colimaçon aboutirait à l'étage du roi.





14. Projet du 5 décembre 1749 pour le roi et la marquise de Pompadour, non réalisé, plan du semi-sous-sol et du rez-de-chaussée, AN, O^{1} 1775^{3}, n° 5
Pour les soupers du roi : 1 – offices (rez-de-chaussée surélevé) ; 2 – première antichambre pièce des Buffets ; 3 – seconde antichambre salle à manger ; 4 – degré particulier de l'appartement du Roi ; 5 – grand cabinet de compagnie ; 6 – cabinet particulier ; 7 – escalier privé du roi ; 8 – chaise.
Appartement pour la marquise de Pompadour : 9 – cuisines particulières ; 10 – suisse ; 11 – première antichambre ; 12 – seconde antichambre/salle à manger ; 13 – garde-robes ; 14 – grand salon ; 15 – cabinet de compagnie ; 16 – chambre ; 17 – chaise ; 18 – cabinet particulier ; 19 – boudoir.
Appartement pour les bains du roi : 20 – chambre des bains ; 21 – pièce des cuves ; 22 – antichambre ; 23 – passage ; 24 – escalier semi-circulaire.
Nota. Les crayonnages en surcharge se rapportent au projet envisagé pour Mesdames : 14 – chambre, cabinet et chaise pour Madame Henriette et corridor de dégagement ; 15 et 16 – études pour les chambres de Mesdames Adélaïde et Victoire.



15. Projet du 5 décembre 1749, non réalisé, plan des entresols, AN, O^{1} 1775^{3}, n° 5
Entresols pour le roi : 1 – garde-robes ; 2 – chaise ; 3 – escalier en colimaçon et escalier descendant au rez-de-chaussée ; 4 – cabinet particulier.
Entresols pour la marquise de Pompadour : 5 – offices particuliers ; 6 – garde-robes.
Entresols pour les bains du roi : 7 – escalier semi-circulaire ; 8 – passage ; 9 – escalier des bains ; 10 – garçon baigneur ; 11 – réservoir et chaudière.
12 – Garde-robes pour le capitaine des gardes.

Décembre 1749. Réaction de Mesdames

Quand tous ces projets et arrangements furent connus, les filles du roi, Mesdames Henriette et Adélaïde, en furent indignées. Pour elles il était inadmissible que la maîtresse de leur père s'affiche ouvertement dans l'appartement que leur sœur l'infante venait tout juste de quitter, et qui était symétrique à celui de leur frère le Dauphin. Aussi firent-elles grand tapage et mirent-elles tout en œuvre pour en chasser la marquise et obtenir pour elles-mêmes (ainsi que pour leur jeune sœur Madame Victoire) cet appartement qu'elles estimaient leur revenir de droit. Sans ambages et faisant allusion à l'appartement d'attique où la marquise vivait depuis quatre ans, Madame Henriette déclara : « Que la marquise soit logée en haut ou en bas, le roi mon père n'y ira pas moins ; il faut autant qu'il monte pour redescendre que de descendre pour remonter ; au lieu que moi, Dame de France, je ne peux loger en haut dans des cabinets[39]. »
Sans doute ébranlé par la réaction de ses filles, le roi paraît avoir tenté une conciliation en faisant esquisser un contre-projet visant à leur accorder l'ancien appartement de la comtesse de Toulouse qu'elles revendiquaient ; et pour cela il renoncerait à ses salles à manger, qu'il accommoderait en appartement pour la marquise de Pompadour.
De cette idée subsistent des crayonnages tracés en surcharge sur le plan du 5 décembre, et sur un autre un peu plus tardif. Ces crayonnages, qui ne concernaient que l'appartement envisagé pour Mesdames, portaient sur les antichambres, et surtout sur le grand cabinet d'angle, lequel aurait été recoupé pour former une grande chambre à deux lits (pour Madame Henriette et sa dame d'honneur, la maréchale de Duras[40]), plus un cabinet particulier, une chaise et un corridor. Pour cette partie, les crayonnages sont soignés et montrent une étude déterminée. Il n'en va pas de même pour les deux pièces suivantes où l'on perçoit une hésitation pour la chambre de Madame Adélaïde (et de Mme de la Lande, intendante de sa garde-robe), et aussi pour une autre chambre, probablement destinée à Madame Victoire. L'une dans l'ancienne chambre des Bains, l'autre dans l'ancien cabinet des Bains. Mais l'étude n'alla pas plus loin.

De toute manière, comme il avait fallu en finir, le roi avait définitivement tranché au cours de la seconde quinzaine de décembre en décidant d'un programme réduit au minimum : on ne construirait pas un nouvel escalier dans l'aile de la Cour royale, on ne toucherait pas à celui des Ambassadeurs, pas plus qu'à l'appartement du Roi ni aux mansardes au-dessus.

Quant aux logements du rez-de-chaussée, il était définitivement arrêté que Mme de Pompadour aurait pour elle les anciens appartements du couple de Penthièvre, tandis que ceux-ci, qui reviendraient, s'installeraient à la place de la comtesse de Toulouse, laquelle, aussi réintégrée, serait repoussée dans un logement de jour, qui serait agencé à cheval sur son ancien appartement et la Galerie basse. Mesdames, les seules qui furent évincées, le prirent très mal et accusèrent Mme de Pompadour d'avoir circonvenu le roi en concoctant elle-même la nouvelle organisation. Sans doute avaient-elles raison, mais la marquise repoussa toute polémique avec hauteur en affirmant « que c'est le Roi qui a voulu cet arrangement[41] ».

1750. Nouveau logement de la comtesse de Toulouse

L'affaire ayant été réglée, Gabriel dressa un plan qui conservait l'état des lieux existant à l'exception de quelques pièces et commodités qui seraient à créer ou à



16. Projet de la fin du mois de décembre 1749 pour la marquise de Pompadour, le duc de Penthièvre, la duchesse de Penthièvre et la comtesse de Toulouse, rez-de-chaussée, AN, O[1] 1768[2], n° 8
1 – pièce des Hoquetons.
Appartement de Mme de Pompadour : 2 – première antichambre ; 3 – office ; 4 – seconde antichambre/salle à manger ; 5 – réchauffoir ; 6 – grand cabinet/chambre de parade ; 7 – chambre à coucher ; 8 – escalier du roi ; 9 – corridor du roi ; 10 – bains ; 11 – chaise volante ; 12 – glacière ; 13 – bûcher.
14 – antichambre commune pour le duc et la duchesse de Penthièvre.
Appartement du duc de Penthièvre : 15 – seconde antichambre ; 16 – cabinet ; 17 – garde-robe et chaise ; 18 – escalier montant à la chambre du duc ; 19 – garde-robe ; 20 – passage pour relier la chambre du duc (à l'entresol) à celle de la duchesse.
Appartement de la duchesse de Penthièvre : 21 – grand cabinet ; 22 – chambre ; 23 – petits cabinets.
Appartement de la comtesse de Toulouse : 24 – cabinet (fautivement dit « chambre ») ; 25 – boudoir ; 26 – antichambre ; 27 – chaise ; 28 – garde-robes (26 à 28 – précédemment au capitaine des gardes).
29 – Appartement de quartier du capitaine des gardes du roi ; 30 – vestibules du roi ; 31 – escalier de l'appartement du roi ; 32 – magasin du concierge ; 33 – salle des gardes du roi.

rénover. Son dessin ayant été validé par le roi, les travaux furent entrepris dans la dernière semaine de décembre 1749. Commençant par le logement dont la comtesse de Toulouse avait besoin pour recevoir le roi, on lui arrangea une antichambre, des garde-robes et sa chaise dans quelques pièces reprises au capitaine des gardes du roi, sous les voûtes de l'ancienne Galerie basse. Cela n'avait demandé qu'un peu de menuiserie, plus la pose d'une cheminée et d'une glace dans l'antichambre. Sur la cour des Cerfs, son boudoir de 1732 restait sans changement.

La seule grande affaire concernait son ancien cabinet particulier, qu'elle reprenait, mais que l'on avait décidé de rajeunir en remplaçant ses revêtements de marbre par un ensemble de panneaux de menuiserie sculptée[42]. Ce fut alors que, ayant démonté l'alcôve faite pour elle-même en 1724 au fond de la pièce, puis en retirant l'estrade installée jadis pour son mari, l'on avait remis au jour la grande cuve de marbre de l'ancien appartement des Bains, dont l'existence était connue, mais que peu de contemporains avaient pu voir. On l'admira, puis l'on s'en débarrassa en la sortant (difficilement) par l'une des deux porte-fenêtres donnant sur la terrasse. Ensuite, comme la marquise de Pompadour se l'était fait offrir par le roi, on la voitura jusqu'au jardin de son pavillon de l'Ermitage, où elle devint un bassin.

1750. Nouvel appartement de la duchesse de Penthièvre

Pour le nouvel appartement de la duchesse de Penthièvre, il y avait moins à faire : elle prenait pour elle l'ancienne chambre de sa belle-mère et son grand cabinet d'angle sans rien y changer. Seule l'antichambre (qu'elle devait partager en commun avec son mari) subissait une petite modification vers le fond, où l'on ouvrait une porte, afin de lui offrir une entrée par la cour des Cerfs. L'inventaire de son mobilier, dressé en 1751[43], laisse entendre que tout son appartement était encore garni des meubles qui s'y trouvaient du temps de la comtesse de Toulouse, hormis la belle table de porphyre du grand cabinet.

17. Projet de la fin du mois de décembre 1749, plan des entresols, AN, O[1] 1768[2], n° 8
Entresols de Mme de Pompadour : 1 – pièces de service ; 2 – cabinets de Mme de Pompadour et escalier du roi.
Entresols du duc de Penthièvre : 3 – garde-robes ; 4 – chambre à coucher ; 5 – passage vers la chambre de la duchesse ;
6 – garde-robes de la duchesse de Penthièvre ; 7 – garde-robes de la comtesse de Toulouse ; 8 – entresols du capitaine des gardes.



1750. Nouvel appartement du duc de Penthièvre

Placé entre l'appartement de son épouse et celui de la marquise de Pompadour, le nouvel appartement du duc de Penthièvre fut aménagé à l'emplacement de l'antichambre commune à son épouse et à sa mère, c'est-à-dire sur les deux tiers de l'ancien « vestibule dorique ». Évidemment, pour muer cette grande pièce en logement, il avait fallu la recouper par de multiples cloisons et entresols.

Comme on y accédait par la nouvelle « première antichambre » commune au prince et à son épouse, la première pièce personnelle du duc de Penthièvre était réputée « seconde antichambre ». C'était une petite pièce basse, entresolée, où plus rien ne restait des ultimes décors de l'ancien vestibule dorique, pas même les colonnes, englobées dans l'épaisseur d'un coffrage. Vers le fond (du côté de la cour des Cerfs), des cloisons avaient délimité une garde-robe et la cage d'un escalier montant à l'entresol.

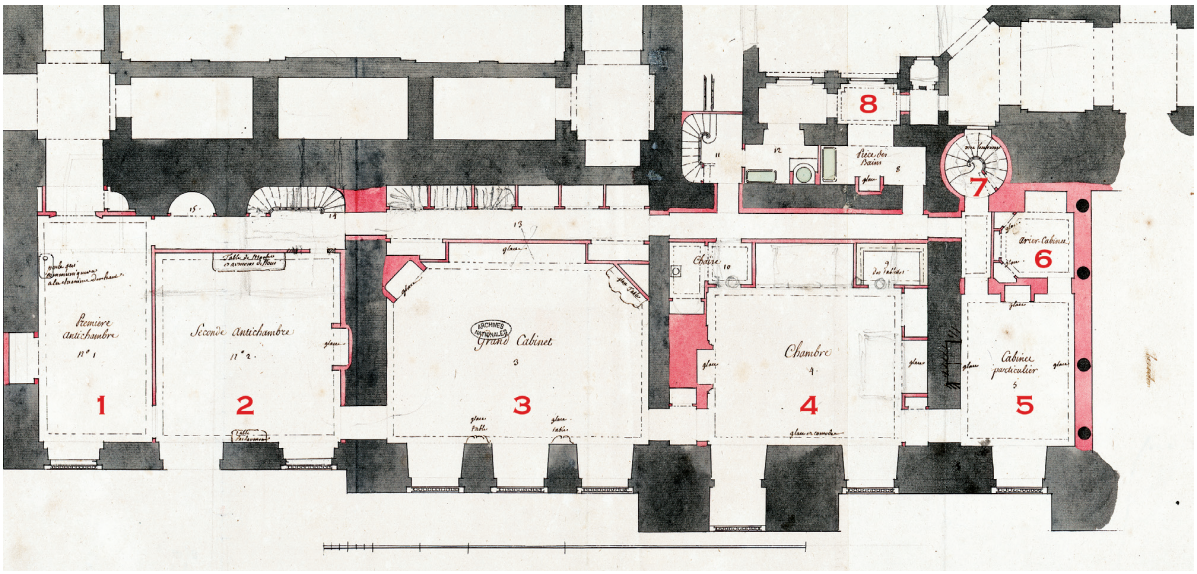
La pièce contiguë à cette seconde antichambre était le cabinet. Celui-ci, qui avait pu conserver toute sa hauteur sous plafond et une grande fenêtre regardant vers le parterre du Nord, avait été habillé d'un lambris neuf. À l'arrière, un petit passage carré dégageait une autre garde-robe, un cabinet de chaise et l'escalier. En montant cet escalier on arrivait à l'entresol, occupé par un réduit (au-dessus du cabinet de chaise), un passage avec fenêtre donnant sur la cour des Cerfs, et surtout par la chambre du duc de Penthièvre (au-dessus de son antichambre). Évidemment, étant en entresol, cette chambre était fort basse sous plafond, et plutôt mal éclairée par une demi-fenêtre cintrée en arc surbaissé. En raison de son exiguïté, il avait été impossible d'y créer une niche pour le lit, mais on avait pu néanmoins y placer une petite cheminée en angle.

Sortant de la chambre, on retrouvait le palier de l'escalier, puis le passage éclairé vers la cour des Cerfs, lequel conduisait à un corridor longeant la cour, puis à un autre escalier que le prince pouvait descendre pour atteindre l'alcôve de la chambre de son épouse.

1750. Nouvel appartement de la marquise de Pompadour

En principe, selon le plan arrêté à la fin de décembre 1749, la marquise devait

18. Plan définitif de l'appartement de Mme de Pompadour, 6 mai 1750, réalisé à partir du 11 mai, AN, O[1] 1772[1], n° 8
1 – première antichambre ; 2 – seconde antichambre ; 3 – grand cabinet ; 4 – chambre ; 5 – cabinet particulier ; 6 – boudoir ; 7 – escalier privé du roi ; 8 – bains.



se contenter de reprendre les anciens appartements du duc et de la duchesse de Penthièvre, sans guère y apporter de changements. Cette idée raisonnable avait été maintenue pendant tout l'hiver et le début du printemps de 1750. Mais à la fin du mois d'avril, lorsque l'on envisagea d'entreprendre les ouvrages à faire chez elle, la marquise abattit sa dernière carte en demandant un appartement plus étendu et surtout entièrement recomposé.

Informé des nouvelles intentions de la marquise, Gabriel étudia un nouvel arrangement, qu'il présenta le 6 mai 1750. Le roi l'ayant approuvé, un double du plan fut remis le 11 mai à M. L'Écuyer, contrôleur des Bâtiments de Versailles, avec ordre de commencer immédiatement les travaux[44].
Cette fois l'appartement de la marquise envahissait toute la pièce des Hoquetons, où furent aménagées ses deux antichambres. La première, large d'une seule travée, fut recoupée par un entresol pour servir de logement au docteur Quesnay, médecin personnel de la marquise. La seconde antichambre, qui servirait de salle à manger, occupa deux travées et fut débarrassée de l'entresol qui l'encombrait (partiellement) depuis 1730.
La pièce suivante, formant le grand cabinet, fut obtenue en réunissant la seconde antichambre et la chambre du duc de Penthièvre. Pour son décor mural, on remploya les panneaux jadis réalisés par Roumier pour le comte de Toulouse, et comme il fallait les compléter, Verberckt en sculpta quatre nouveaux, conformes aux anciens.
À la suite, l'ancienne chambre de la duchesse fut refaite selon une disposition nouvelle et boisée de neuf.
Enfin, là où la marquise avait d'abord pensé faire sa chambre, on fit un cabinet particulier et, à la place prévue (depuis décembre) pour l'escalier privé du roi, on fit un boudoir.
Plus en arrière se trouvaient les bains (naguère ceux de la duchesse de Penthièvre), un escalier pour le roi, suivi d'un long corridor de dégagement, et une infinité de garde-robes et de pièces de service étagées sur plusieurs niveaux du côté de la petite cour du roi. Enfin, plus en arrière encore, on aménagea un réchauffoir sous le palier ouest de l'escalier des Ambassadeurs.

1752. Nouvel appartement de Madame Adélaïde

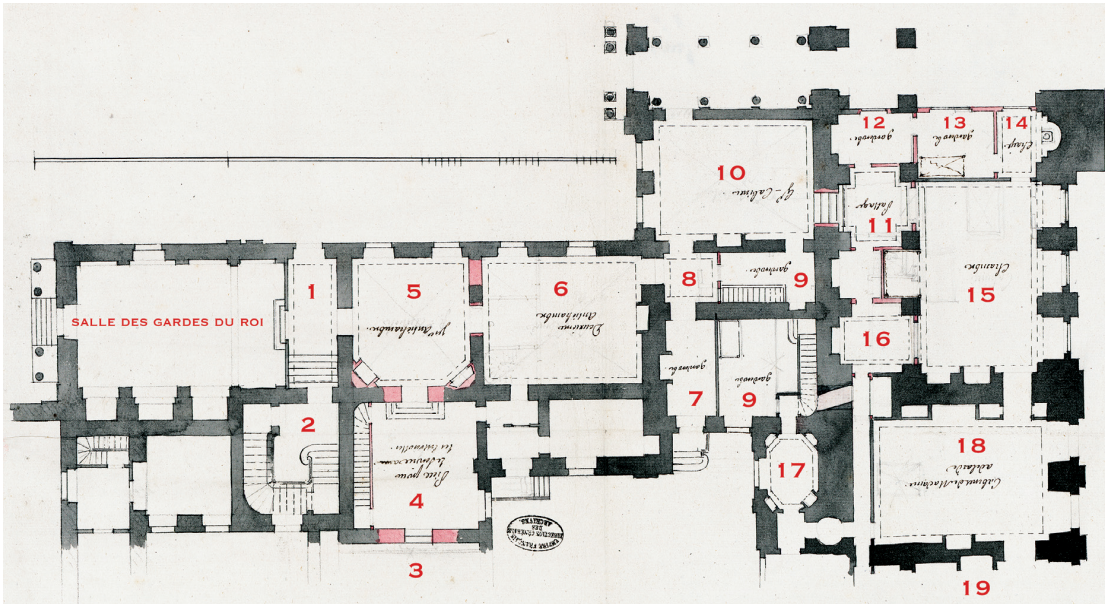
Lorsque Madame Henriette mourut, le 10 février 1752, dans son appartement de l'aile des Princes, sa sœur Adélaïde prit en aversion cette partie du château.
Compréhensif, Louis XV l'en libéra en lui trouvant un logement provisoire et la rassura en lui promettant, pour un avenir proche, un magnifique appartement définitif qu'il ferait faire pour elle à l'emplacement de l'escalier des Ambassadeurs.
Madame Adélaïde pouvait être satisfaite. D'autant que le logement provisoire que son père lui offrait n'était autre que celui du couple de Penthièvre, dont l'influence de la marquise de Pompadour l'avait frustrée en 1749 : « le roi dit à M. le duc de Penthièvre qu'il lui empruntait son appartement pour deux ans et on prépara celui de M. et Mme de Penthièvre pour Madame Adélaïde, où elle entra quinze jours après[45]. »
Ayant investi l'appartement Penthièvre le 5 mars 1752, la princesse s'était installée dans les grandes pièces quittées par la duchesse : l'antichambre commune (qu'elle avait fait partager en deux petites antichambres), le grand cabinet d'angle et la chambre ; ce à quoi elle avait fait joindre le cabinet particulier de la comtesse de Toulouse, dont elle fit le sien. Quant à l'ancien logement du duc de Penthièvre, elle le mit à la disposition de sa dame d'honneur, la duchesse de Beauvilliers.
Pour sa part, ayant perdu son cabinet particulier, la comtesse de Toulouse s'en fit aménager un nouveau à la place de son antichambre, et pour remplacer celle-ci, elle obtint du roi la permission de prendre une travée supplémentaire sur la Galerie basse.

1752. Deuxième séjour de Madame Infante à Versailles

Au printemps de 1752, Madame Infante duchesse de Parme, très affectée par le décès de sa sœur jumelle Madame Henriette, exprima le désir d'effectuer un nouveau séjour en France, afin de s'y recueillir dans le souvenir et de trouver la consolation au sein de sa famille.
Pour l'accueillir à Versailles, l'idéal aurait été de lui réattribuer l'appartement qu'elle

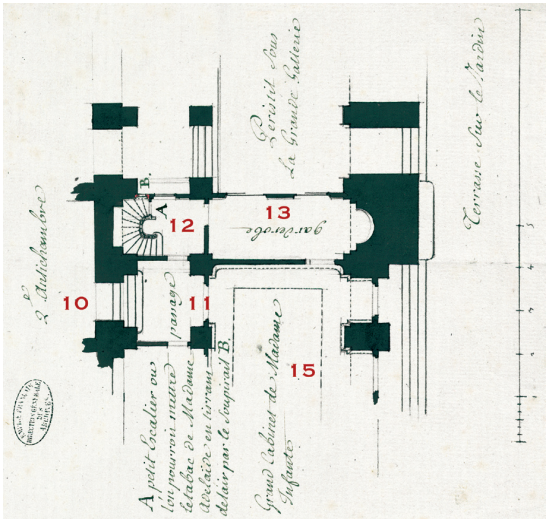
avait occupé en 1749 ; mais la chose était devenue délicate puisque Madame Adélaïde venait tout juste de s'y installer et qu'il aurait été mal venu de léser une princesse au profit d'une autre.
On envisagea donc un accommodement consistant à loger Madame Infante à côté de sa sœur, dans un appartement que l'on formerait pour elle en prenant ceux de la comtesse de Toulouse et du capitaine des gardes du roi ; et comme cela ne suffirait pas, on y joindrait deux pièces neuves, à aménager à la place du vestibule de l'ancien escalier de Sa Majesté, lequel venait justement d'être déplacé.
L'architecte Gabriel dessina donc un projet selon lequel on aurait accédé à l'appartement de l'Infante par la cour de Marbre : d'abord par l'étroit vestibule du nouvel escalier du roi, puis par l'enfilade de deux antichambres (la première étant sous le cabinet des Pendules, et la seconde sous la chambre de Louis XV). De là, un petit passage aurait conduit au grand cabinet (aujourd'hui chambre de Marie-Antoinette). Puis, par un autre passage, on serait entré dans la chambre de Madame Infante, vaste pièce à trois fenêtres sur le parterre d'Eau (précédemment antichambre et cabinet de la comtesse de Toulouse). À l'arrière de ces grandes pièces, diverses commodités auraient complété l'appartement.
Ce projet fut accepté quant à l'agencement général, mais il fut changé quant aux distributions. En effet, après réflexion, il parut inconcevable de déloger le capitaine des gardes qui, par sa fonction, devait nécessairement habiter au pied de l'escalier du roi. On décida donc de maintenir cet officier dans son logement, et même de lui accorder les deux pièces à faire à la place du vestibule de l'ancien escalier. En revanche, on lui retira deux pièces sous les cabinets des Perruques et du Conseil, afin de les transformer en antichambres pour Madame Infante.

19. Projet du printemps de 1752 pour l'appartement de Madame Infante, AN, O[1] 1772[8], n° 4
État des lieux au début de l'année 1752 : 1 – vestibule du nouvel escalier du roi ; 2 – nouvel escalier du roi à la place du bûcher de Mme de Pompadour ; 3 – emplacement de l'ancien escalier du roi ; 4 et 5 – vestibule de l'ancien escalier du roi ; 6 à 10 – appartement de quartier du capitaine des gardes ; 11, 12, 15, 16, 17 – appartement de la comtesse de Toulouse ; 13 et 14 – partie de la Galerie basse ; 18 et 19 – cabinet particulier et chambre de Madame Adélaïde.
Projet du printemps de 1752 pour l'appartement de Madame Infante : 4 – pièce de service ; 5 et 6 – première et seconde antichambre ; 7 et 9 – service ; 8 – passage ; 10 – grand cabinet ; 11 – passage ; 12 – escalier d'entresol ; 13 – garde-robe ; 14 – chaise ; 15 – chambre ; 16 – passage ; 17 – boudoir.
État des lieux à la fin de l'année 1752.
Appartement de quartier du capitaine des gardes : 4 – antichambre ; 5 – cabinet de compagnie ; 6 – chambre.
Appartement de Madame Infante : 7 – première antichambre ; 8 – passage ; 9 – service ; 10 – seconde antichambre ; 11 – passage ; 12 – escalier d'entresol ; 13 et 14 – garde-robe ; 15 – grand cabinet ; 16 – passage ; 17 – boudoir ; 18 – cabinet particulier servant de chambre à coucher ; 19 – chambre laissée inachevée.



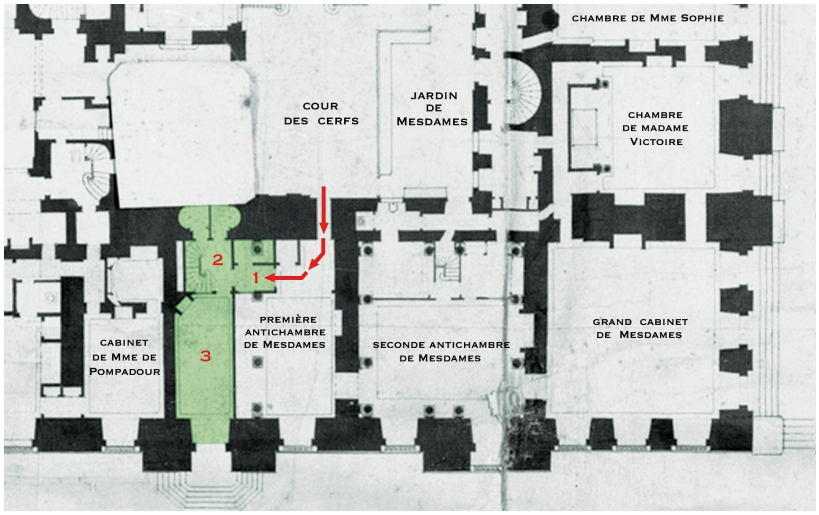
Ainsi entrerait-on chez cette princesse par la cour des Cerfs : sa première antichambre (sous le cabinet des Perruques) communiquerait par l'intermédiaire d'un petit passage avec sa seconde antichambre (sous le cabinet du Conseil). De là, un autre petit passage conduirait au grand cabinet qu'on lui ferait là où l'on avait d'abord pensé établir sa chambre. Au-delà du grand cabinet son appartement se prolongerait par deux pièces importantes que lui prêterait sa sœur Adélaïde : le cabinet particulier (ancien cabinet des bains) et la chambre à coucher (ancienne chambre des bains).
Évidemment, ces nouveaux arrangements nécessitaient d'importants travaux de maçonnerie et de décoration. D'autant plus que l'on venait de décider le rajeunissement de la future chambre à coucher de Madame Infante, dont les vieux revêtements de marbre et de bronze, inchangés depuis le temps de Louis XIV, seraient remplacés par des lambris à la mode.
Tout le gros œuvre, tant chez Madame Infante que chez le capitaine des gardes, se fit au cours de l'été de 1752 pendant le voyage de la Cour à Compiègne. Ainsi le 3 juillet M. L'Écuyer pouvait-il écrire : « J'ay fait commencer le déposage des lambris et des glaces de l'appartement de Madame Infante », et encore le 15 juillet : « Tous les marbres qui étoient dans la chambre à coucher destinée pour Madame Infante sont entièrement démolis et l'on travaille à la maçonnerie de cette pièce, ainsy qu'à la menuiserie que l'on fait d'avance. » Et le même jour : « on ne perd pas de tems [...] aux deux pièces neuves du capitaine de quartier. » Ou encore le 3 novembre : « Toutes les pièces dépendantes de l'apartement de Madame Infante et passages sont très avancées vous pouvez être tranquile sur cet ouvrage. Quant au logement du capitaine de quartier, tout en est fort avancé aussi[46]. »
En fait, le 10 novembre, quand Madame Infante arriva à Versailles, les travaux de son appartement n'étaient pas terminés. Il y manquait encore les glaces et même les carreaux définitifs des croisées de son grand cabinet, et, dans la chambre, l'humidité des plâtres avait empêché la pose des lambris. La princesse n'en fit donc pas usage et reporta sa chambre dans la pièce contiguë, naguère cabinet particulier de Madame Adélaïde[47].
Au cours des semaines suivantes, le grand cabinet fut enfin terminé, mais non pas la chambre, qui resta dans l'état de ses plâtres bruts jusqu'au début de l'été de 1753. Les travaux reprirent pendant le séjour de la Cour à Compiègne, mais il était déjà trop tard pour Madame Infante. Elle quitta Versailles pour Parme le 28 septembre 1753. Ce jour-là, « tout était ici dans l'affliction [...] les embrassements de Mgr le Dauphin et de Madame Infante furent les plus vifs et les plus tendres[48] ».
Peu après, la famille royale et la Cour partirent pour Fontainebleau. Pendant leur absence les services des Bâtiments s'activèrent, car il y avait beaucoup à faire. D'une part, au premier étage à la place de l'escalier des Ambassadeurs, il importait de terminer le nouvel appartement où Madame Adélaïde s'installerait au retour de Fontainebleau. D'autre part, au rez-de-chaussée il fallait opérer quelques changements dans celui qu'elle quittait au profit de ses sœurs Victoire et Sophie, qui l'y remplaceraient.
À la fin de novembre, au retour de Fontainebleau, tout était prêt pour Madame Adélaïde qui put s'installer dans son nouvel appartement entièrement peint, doré et meublé. En revanche ses deux sœurs ne furent pas en mesure de prendre possession de leur nouveau domaine, où

20. Plan d'un détail de l'appartement de Madame Infante (23 octobre 1752), AN, O[1] 1795, pièce 277 ; 10 – situation de la seconde antichambre ; 11 – passage ; 12 – escalier d'entresol ; 13 – garde-robe ; 15 – partie du grand cabinet.

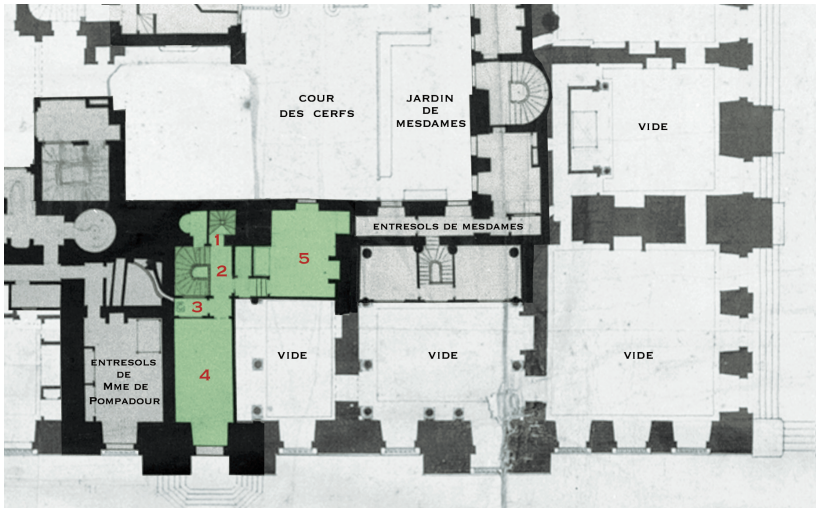


maints détails restaient à finir, surtout dans les pièces de service, et aussi en raison de l'état de santé de Madame Victoire qui, atteinte d'une forte fièvre, n'aurait pas supporté l'inconfort des plâtres encore humides. Elle ne s'y installa que plusieurs semaines après son retour, en même temps que Madame Sophie. Quant à l'appartement quitté en septembre par Madame Infante, il fut bientôt en cours de réaménagement pour Madame Louise, la plus jeune des filles du roi, qui devait rejoindre ses sœurs. De ce fait, la comtesse de Toulouse ne pourrait plus recouvrer son ancien appartement de jour.

En compensation, le roi lui offrit un ultime refuge dans le logement qui avait été celui de la duchesse de Beauvilliers à l'époque de Madame Adélaïde, et auparavant une partie de celui du duc de Penthièvre.



21. Plan du pied-à-terre de la comtesse de Toulouse, de 1754 à 1766, rez-de-chaussée, détail du plan AN, O^{1} 1769^{2}, n° 5 ; 1 – passage ; 2 – escalier de l'entresol ; 3 – cabinet de retraite.



22. Plan du pied-à-terre de la comtesse de Toulouse, de 1754 à 1766, entresol, détail du plan AN, O^{1} 1769^{2}, n° 5 ; 1 – escalier privé du roi ; 2 – palier de l'escalier d'entresol ; 3 – chaise ; 4 – cabinet pour y recevoir le roi ; 5 – chambre de M. Gasse.

1754. Dernier refuge de la comtesse de Toulouse

Bien sûr des changements y avaient été pratiqués. Pour y accéder, en venant par la cour des Cerfs, il fallait s'engager dans la première antichambre de Mesdames, puis aussitôt tourner à droite pour emprunter un petit passage conduisant à un nouvel escalier d'entresol, au pied duquel il fallait passer pour atteindre le cabinet de retraite de la comtesse. Le volume de cette pièce, ancien cabinet de son fils, avait été beaucoup réduit à cause d'un entresol qui en recoupait la hauteur, et en raison d'une cloison qui rétrécissait sa largeur au profit de la première antichambre de Mesdames. Il n'en restait pas moins une pièce agréable, que le Garde-Meuble royal avait meublée de sièges à bois dorés et couverts de damas cramoisi, dont un grand canapé, deux fauteuils, une chaise et quatre pliants, à quoi s'ajoutaient une commode, une petite table de marqueterie et un paravent de velours rouge. La fenêtre était garnie d'un rideau de taffetas cramoisi et de rideaux de vitrage de taffetas blanc.

À l'arrière du cabinet, en montant l'escalier d'entresol muni d'un cordon de soie cramoisi et aurore, on arrivait sur un palier où se trouvaient trois portes vitrées garnies de taffetas blanc : celle de gauche ouvrait sur un escalier de relais descendant de chez le roi[49], celle de droite donnait accès à une garde-robe à chaise et au cabinet « qui vient d'être fait pour y recevoir le roy[50] », tandis que la troisième porte, en face de la montée de l'escalier, ouvrait sur une chambre à niche pour M. Gasse, le valet de chambre.

La plus jolie pièce était le cabinet. Meublé, comme le cabinet au-dessous, dans une harmonie de damas, velours et taffetas cramoisi, il offrait également un ensemble de meubles d'ébénisterie, dont une table à écrire, et surtout une belle commode de bois violet à dessus de marbre brèche d'Alep et une table de nuit livrées l'une et l'autre par l'ébéniste Joubert pour ce cabinet le 3 décembre 1754[51].

La comtesse de Toulouse conserva l'usage de ce minuscule, mais ravissant logement pratiquement jusqu'à sa mort, survenue à Paris en septembre 1766. Ainsi se termina l'occupation de cette partie du château par la famille des princes légitimés, commencée sur un faux air triomphal en 1685 par la marquise de Montespan, et achevée discrètement par sa belle-fille quatre-vingt-un ans plus tard.



23. Jean-Baptiste Charpentier le Vieux, *La Famille du duc de Penthièvre*, étude préparatoire, vers 1768, Sceaux, musée de l'Île-de-France
De gauche à droite : le duc de Penthièvre, sa mère la comtesse de Toulouse († 1766), sa belle-fille la princesse de Lamballe (mariée en 1767), sa fille Louise-Marie-Adélaïde (duchesse d'Orléans en 1769), son fils le prince de Lamballe († 1768).

notes

1. Mémoire de Louvois au roi, 9 octobre 1684 : « Le degré qui se fait à la place de la garde-robe de Madame de Montespan est fondé et les marches sont posées dans la longueur de la première rampe. L'on me promet qu'il sera finy dans la fin de ce mois » (Th. Sarmant et R. Masson, *Architecture et beaux-arts à l'apogée du règne de Louis XIV*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2007, t. I, document nº 516).

2. Le marquis de Dangeau s'en fit l'écho le 5 décembre 1684 : « J'appris que le roi prenoit pour lui le logement de madame de Montespan, qu'il joignoit à son petit appartement […] il donnoit à madame de Montespan l'appartement des bains dont on ôtoit beaucoup de marbre, et on le parquetoit pour le rendre logeable en hiver » (*Journal du marquis de Dangeau*, Firmin Didot frères, Paris, 1854, t. I, p. 77).

3. Alfred Marie, *Naissance de Versailles*, Vincent, Fréal & Cie, Paris, 1968, vol. II, p. 244-255 ; Sophie Mouquin, « Versailles en ses marbres », *Revue de l'art*, 151/2006-1, p. 51-64.

4. Dangeau, t. I, p. 87.

5. *Ibid.*, t. I, p. 122, 124, 125.

6. Les effets s'en firent aussitôt sentir, ainsi que Nicodème Tessin le constata en 1687 : « A Clagnÿ le chateau n'est point meublé, nÿ le jardin trop entretenüe » (*Revue de l'histoire de Versailles*, 1926, p. 289).

7. Dangeau, t. II, p. 3.

8. Laurent Morellet sieur de Combes, *Explication historique de ce qu'il y a de plus remarquable dans la maison royale de Versailles. Et dans celle de Monsieur à Saint-Cloud*, Paris, C. Nego, 1681, p. 19-24. Notons que tous les plafonds historiés de l'appartement des Bains ont été supprimés au cours des années 1690.

9. André Félibien, *Description sommaire du chasteau de Versailles*, Paris, G. Desprez, 1674, p. 21-24.

10. Morellet, p. 22.

11. Félibien, p. 24.

12. L'alcôve correspondait à un agrandissement de la chambre pratiqué entre 1678 et 1680 en conséquence de la création de la Grande Galerie à l'étage au-dessus : pour soutenir le mur neuf de la galerie au droit de la chambre des bains, il avait fallu construire un mur porteur au-dessous. Ce mur porteur forma le fond de l'alcôve. Quand cela fut fait, on abattit l'ancien mur qui, étant en avant du nouveau, devenait incommodant. On le remplaça par une poutre portée par deux colonnes encadrant l'entrée de l'alcôve.

13. Comme la chambre, ce cabinet avait connu deux périodes : au cours de la première période (décennie 1670), il se composait d'une partie de plan carré (près des fenêtres) prolongée (au fond) par une partie rectangulaire surélevée de cinq marches. (Ces marches permettaient de rattraper à peu près le niveau du sol du temps de Louis XIII, car cette partie du cabinet correspondait au pavillon nord-ouest de l'ancien château.) Au centre de la partie près des fenêtres se trouvait la célèbre grande cuve octogonale, encastrée dans le sol en 1674. Dans la partie du fond étaient prévues deux baignoires encloses dans des loges de ferronnerie. (Ces baignoires commandées en 1677 semblent avoir été posées en 1679, puis déposées en 1680.) En 1680-1681, on modifia le cabinet. Les cinq marches ayant été supprimées dès 1680, les deux parties de la pièce furent réunies par un sol de plain-pied, et la grande cuve fut repoussée au fond. Évidemment, pour faire place à cette cuve, les deux baignoires avaient été supprimées. Enfin, en 1681, les murs alentour de la cuve furent restructurés par la création de deux pans coupés et la pose de six pilastres (les Comptes des Bâtiments permettent de suivre la chronologie).

14. Lettre de Madame la duchesse d'Orléans, citée par A. de Boislisle dans *Mémoires de Saint-Simon*, Paris, Hachette, 1901, t. XV, note p. 91.

15. Dangeau, t. III, p. 300, 325, 338, 437.

16. *Ibid.*, t. IV, p. 26.

17. Archives nationales (ci-après AN), O^1 3445, Inventaire des meubles du château de Versailles. Vérifié en juillet 1708.

18. AN, O^1 1762^{B1}, O^1 1762^{B2}, O^1 2007.

19. Voir dans ce même numéro de *Versalia* l'article de J.-J. Gautier, « Les appartements du premier étage de l'aile du Midi à Versailles de 1722 à 1744 », p. 79-106.

20. AN, O^1 1763^{A} : « Du septième janvier 1724, avoir fait descendre quatre figures de marbre qui estoient dans le sallon [vestibule dorique] de son Altesse monseigneur le comte de Toulouze et les avoir fait transporter au magazin du sieur La Fontaine où a esté employé un jour Hardy et deux sculpteurs. »

21. AN, O^1 1762^{B4}, Mémoire des réparations de sculpture en plâtre exécutées en juillet 1724 par Hardy. Les poutres étaient ornées de métopes et de triglyphes, ainsi qu'il convient pour un entablement dorique. Leurs sous-faces étaient ornées « d'entrelas de rozes diférentes de feuilles de chesne et de feuilles d'acante ». Ce riche décor, anéanti au XVIIIe siècle, avait été pauvrement reconstitué en entablement toscan, en janvier 1835, par l'architecte F. Nepveu, puis peint en faux marbre.

22. AN, O^1 1762^{B4}, Mémoires des ouvrages de sculpture exécutés en 1724 pour les appartements de Toulouse par Roumier, Monthéan, Berja et Rousseau. Avant 1731, la chambre et le cabinet s'étaient enrichis de trois tableaux de Jacques de La Joüe : un « port de mer » dans la chambre et deux « Marines » dans le cabinet (F. Engerand, *Inventaire des tableaux commandés et achetés par la direction des bâtiments du roi*, Éd. E. Leroux, Paris, 1900, p. 625).

23. En murant l'embrasure de la porte pour la condamner, on négligea de démonter la grille à deux vantaux de ferronnerie dorée qui s'y trouvait depuis l'origine. Cette grille fut remise au jour au début du XXe siècle et laissée *in situ* dans la pièce (restaurée en 1943-1945).

24. AN, O^1 1762^{B4}, Mémoires des ouvrages exécutés en 1724 par Hardy dans l'appartement de la comtesse de Toulouse. Notons que les figures des mois (dans le grand cabinet), restaurées par Hardy en 1724, le furent à nouveau au cours de l'été de 1743 (Archives de l'Établissement public de Versailles [ci-après AEPV] « Registre des plombs », 7 août 1743).

25. AN, O^1 1762^{B}.

26. AN, O^1 3453, Inventaire des meubles du château de Versailles, 1740.

27. AN, O^1 2033, 19 juin 1742, livraison de 2 traverses, 2 sommiers et 20 barreaux de fer pour les deux nouvelles croisées des bains du duc de Penthièvre « sous l'escalier neuf ».

28. AN, O^1 2358.

29. AN, O^1 1763^{A}, Mémoire des ouvrages de sculpture faits par Hardy pendant les derniers six mois de l'année 1730 : « Au château dans la salle des octons a esté faict à neuf les ornements d'une grande corniche à la cloison neuve qui a esté faite pour le changement de la salle des octons… » (suit la description de la corniche).

30. *Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV*, Paris, Firmin Didot, 1860-1865, t. VIII, p. 42, et t. X, p. 117.

31. AN, O^1 1774^{7} n° 108, « Versailles. Logement de Mme la comtesse de Toulouse » ; AN, O^1 1774^{7}, n° 109 : « juillet 1748, Versailles, Projet pour l'appartement de Mde la Clesse de Toulouze ». En dépit de leurs titres, ces projets concernaient bien les travaux envisagés pour Madame Infante.

32. *Mémoires du duc de Luynes…*, t. IX p. 107.

33. AN, O^1 3314, Journal du Garde-Meuble, f° 113 s.

34. AN, O^1 1795, pièce 138.

35. Ce projet fut conçu et élaboré à l'insu de la Cour et des mémorialistes Luynes et d'Argenson, qui n'en connurent (fort mal) que la phase ultime, à la fin de décembre 1749. À défaut de leur témoignage, nous en avons reconstitué la chronologie en nous appuyant sur l'étude des plans contemporains, conservés aux Archives nationales.

36. Aménagement de cuisines, offices et salles à manger à la place de l'escalier des Ambassadeurs (O^1 1776^{2} nos 18-29). L'idée des salles à manger sera reprise en 1769 et finalement réalisée.

37. *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson*, Paris, Veuve J. Renouard, 1859-1867, t. VI, p. 45.

38. *Ibid.*, p. 35.

39. *Ibid.*, p. 126.

40. Depuis février 1746, Madame Henriette était pourvue « d'une espèce de maison » (selon l'expression du duc de Luynes). Dans le cadre de ce statut inaccompli, sa dame d'honneur jouait encore un peu le rôle d'une gouvernante et partageait sa chambre. La vraie « Maison » de Madame Henriette ne fut constituée qu'à la fin de l'année 1750.

41. *Mémoires du duc de Luynes…*, t. X, p. 174.

42. Pour les travaux : AEPV, « Registre des plombs », n° 4, année 1750, et AN, O^1 1997^{A}.

43. AN, O^1 3454, Inventaire des meubles du château de Versailles, 1751.

44. P. de Nolhac, *Louis XV et Mme de Pompadour*, Paris, L. Conard, 1928, p. 317-330 ; Danielle Gallet, « Mme de Pompadour et l'appartement d'en bas au château de Versailles », *Gazette des beaux-arts*, 1991, p. 129-138 ; P.-X. Hans, « L'appartement d'en haut, l'appartement d'en bas », dans cat. exp. *Madame de Pompadour et les arts*, Versailles, 2002, p. 70-85.

45. Journal du duc de Croÿ, cité par W. R. Newton, *L'Espace du roi*, Paris, Fayard, 2000, p. 146. Le couple de Penthièvre avait été alors relogé dans l'aile des Princes. Deux ans plus tard, la duchesse mourut en couches, et son veuf ne chercha jamais à revenir dans l'appartement qu'il avait « prêté ».

46. AN, O^1 1795, p. 236, 244, 265, 276. Notons que Madame Adélaïde, quand elle rentra de Compiègne au début du mois d'août 1752, ne put pas habiter son appartement, livré aux ouvriers qui travaillaient pour sa sœur. Elle avait alors trouvé refuge au rez-de-chaussée de l'aile du Nord dans l'appartement de la duchesse du Maine qui, âgée de soixante-seize ans, ne l'habitait plus (*Mémoires du duc de Luynes…*, t. XII, p. 88 et 112).

47. Puisque Madame Infante n'occupait pas la chambre, sa sœur Adélaïde s'en servait, le jour, comme d'une chambre de parade. La nuit, elle dormait dans une petite chambre que lui prêtait Mme de Beauvilliers. Au cours de l'année 1753, il fut décidé que cette grande chambre deviendrait celle de Madame Victoire dès que sa sœur Madame Infante serait partie, et que Madame Adélaïde serait relogée dans son appartement définitif à la place de l'escalier des Ambassadeurs. Aussi, dès le mois de juin, Madame Victoire avait-elle demandé que l'on profite du voyage de Compiègne pour œuvrer au lambrissage de sa future chambre, ainsi qu'au déplacement de la cheminée, qu'elle voulait sur la paroi nord de la pièce, et non plus sur celle du sud. En août, la nouvelle cheminée était posée, son conduit était fait, et la pièce était enfin lambrissée, hormis la face de la cheminée que l'on avait provisoirement tapissée, faute de pouvoir y poser le lambris en raison de l'humidité des plâtres.

48. *Mémoires du duc de Luynes…*, t. XIII, p. 68.

49. AN, O^1 1796, dossier 1, pièce 58, lettre de L'Écuyer à Marigny, 1er août 1754 : « Les ouvrages de l'Escalier neuf du roy pour pouvoir descendre chez Made la Comtesse de Toulouse sont très avancés et j'espère qu'ils seront achevez pour le retour de la Cour. »

50. O^1 1811, f° 136, 7 novembre 1754.

51. AN, O^1 3451, Inventaire des meubles du château de Versailles, 1765, f° 198-200, et AN, O^1 3316, Journal du gardemeuble de la couronne, année 1754, f° 43 v°.